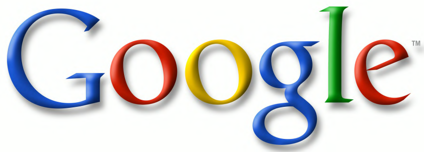
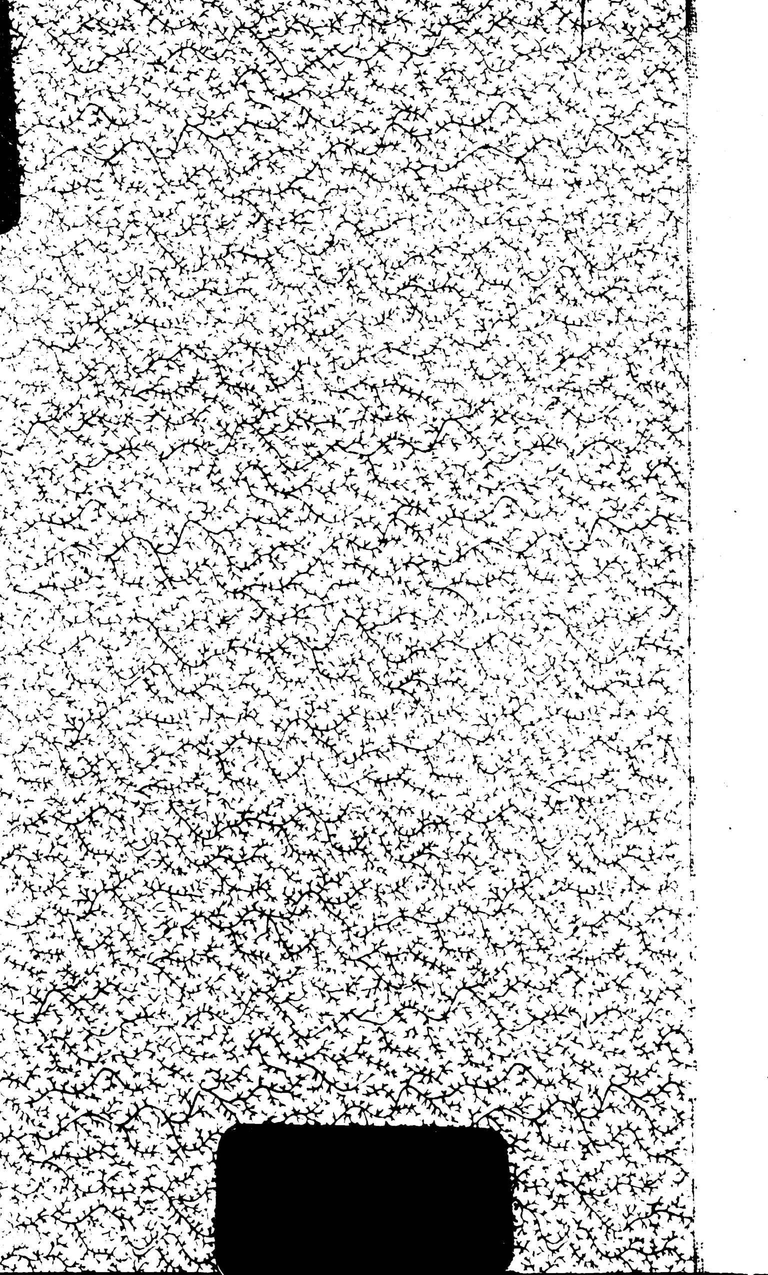
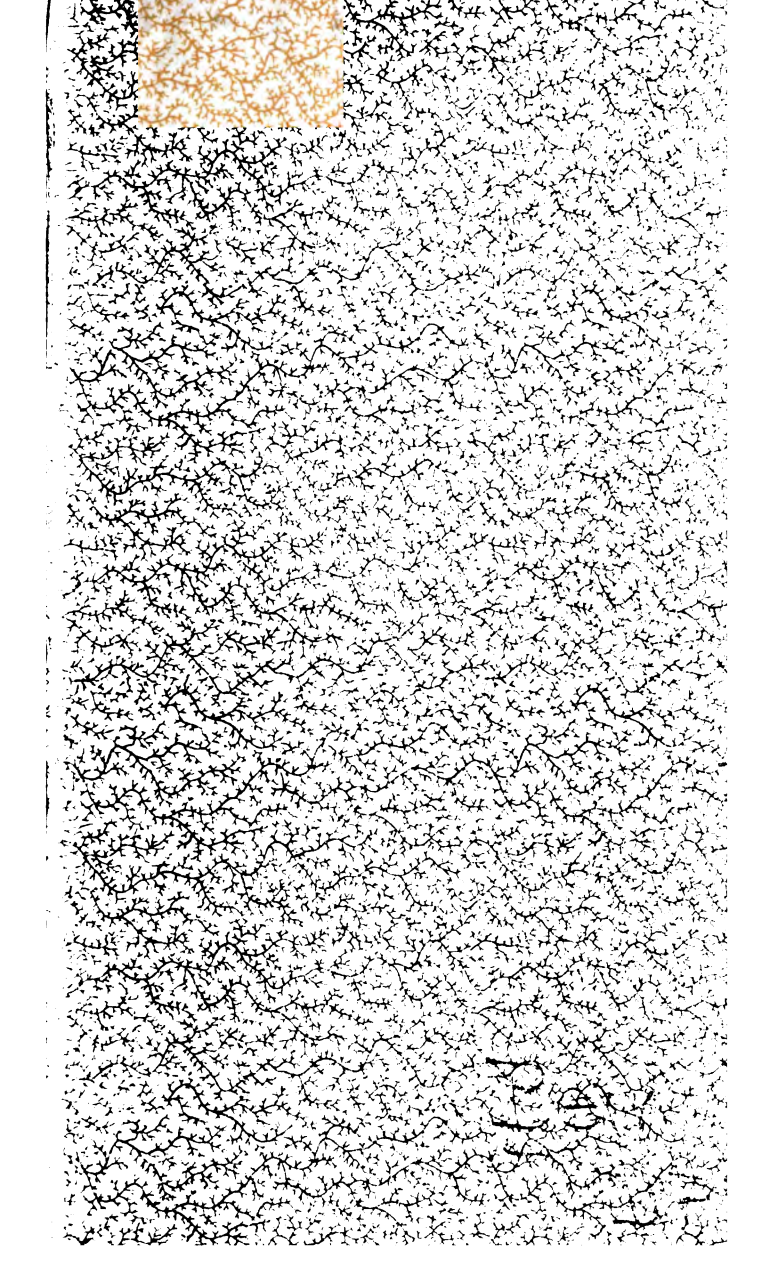








BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

GUIDES-CICERONE

LE CHATEAU
LE PARC ET LES GRANDES EAUX
DE VERSAILLES

FRÉDÉRIC BERNARD

[illegible]

[illegible]

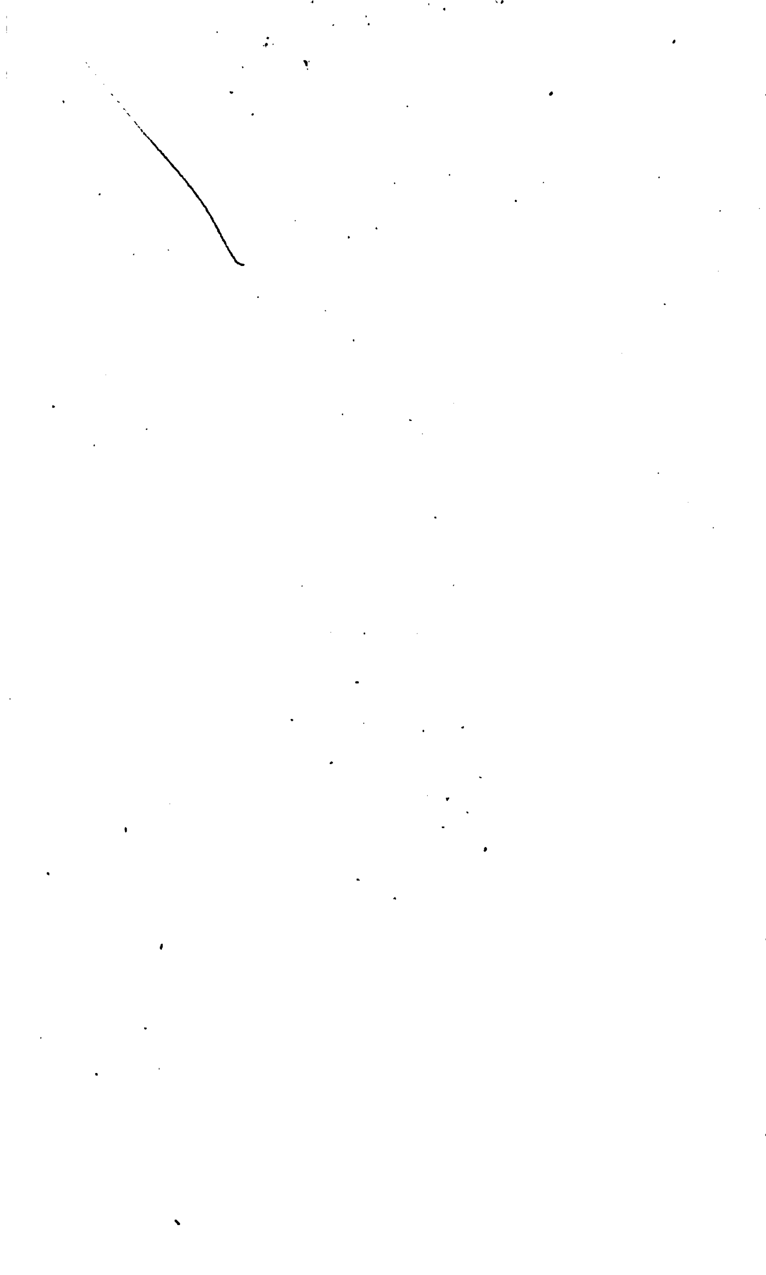
PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

[illegible]

[illegible]



BIBLIOTHÈQUE

DES CHEMINS DE FER

PREMIÈRE SÉRIE

GUIDES DES VOYAGEURS

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

LE CHATEAU

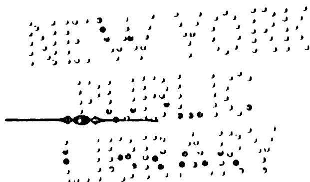
LE PARC ET LES GRANDES EAUX

DE VERSAILLES

PAR

FRÉDÉRIC BERNARD

OUVRAGE ILLUSTRÉ
de 26 vignettes et de 3 plans



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1853


LENOX LIBRARY
NEW YORK



Embarcadère de la rive droite.

I.

HISTORIQUE DES LOCALITÉS

QUE DESSERVENT LES DEUX CHEMINS DE FER.

Deux chemins de fer conduisent à Versailles : l'un, celui de la rive droite, a sa gare rue Saint-Lazare ; l'autre, celui de la rive gauche, part du boulevard Montparnasse. Nous commencerons par ce dernier, devenu de beaucoup le plus important des deux depuis qu'il s'étend jusqu'à Chartres et a pris le nom de *Chemin de l'Ouest*. Il parcourt des sites plus riants que son rival, dont un embranchement vient d'ailleurs le rejoindre et se confondre avec lui à la hauteur de Viroflay.

Chemin de la rive gauche.

Le premier village que le voyageur aperçoit à sa droite est Vaugirard. Ce village, fort ancien et primitivement nommé Vauboitron, dépendait de l'abbaye de Saint-Germain des Prés ; il doit son nom actuel à un des abbés de ce monastère, *Girard de Moret*, qui l'agrandit et lui donna son nom, le *Val-Girard* ou *Vaugirard*. Au XVIe siècle, plusieurs des assemblées secrètes des huguenots se tinrent dans cette localité placée à proximité du faubourg Saint-Germain, où habitaient la plupart d'entre eux, et que l'on appelait pour cette raison la *petite Genève :* c'est là que fut décidée la conjuration d'Amboise, étouffée par d'horribles supplices. En 1796, sous le Directoire, Vaugirard fut encore le centre d'une autre conspiration : les conjurés avaient formé le projet d'enlever le camp de Grenelle, établi depuis quelque temps pour protéger le gouvernement. Ils l'assaillirent pendant la nuit ; mais les soldats, à peine vêtus, sabrèrent les assaillants, dont une partie resta sur la place, et en arrêtèrent cent trente-deux ; on en fit fusiller un grand nombre. On trouva à Vaugirard, à l'auberge du *Soleil d'or*, un dépôt d'armes de toute espèce. Ainsi fut étouffée cette échauffourée attribuée par les uns au parti royaliste, par les autres aux républicains exaltés, et que tous désavouèrent après la défaite.

En quittant Vaugirard, l'on aperçoit les forts avancés de Vanves et d'Issy, et, au dernier plan du tableau, le mont Valérien. Cette colline, l'une des plus élevée des environs, était jadis couverte d'ermitages, de couvents, de chapelles ; nos pères y avaient élevé un calvaire ; une forteresse la couronne aujourd'hui.

Le village d'Issy, qui touche à Vaugirard, est fort ancien ; son origine remonte aux rois de la première race, et on montre encore près de l'église une maison dite de Childebert. Il devait son importance à sa situation ; il était traversé par

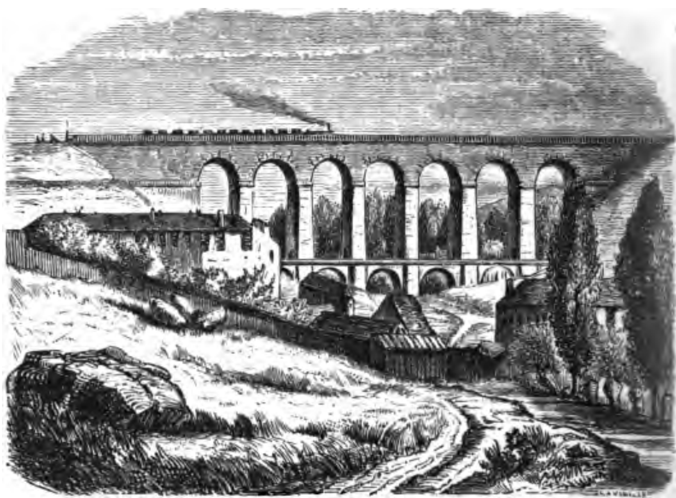
l'ancienne route de Paris à Orléans, laquelle, partant de l'emplacement où se trouve aujourd'hui la place Saint-Michel, passait à travers l'enclos qui appartint depuis aux chartreux, et qui forme aujourd'hui la pépinière du jardin du Luxembourg. Cette route traversait d'abord Issy, puis Vanves, que nous trouvons un peu plus loin. Vanves ou Vanvres, mentionné dans une charte du roi Robert (xe siècle), relevait deux siècles plus tard de l'abbaye de Sainte-Geneviève. Le château, qui était autrefois la propriété des Condé, fut, après la Révolution, acheté par le lycée Louis-le-Grand, auquel il sert de maison de campagne.

Vanves est signalé par Rabelais comme un lieu de plaisir où, de son temps, les Parisiens faisaient des parties de campagne. Pendant que Gargantua était étudiant à Paris, et étudiant fort laborieux, son précepteur, dit Rabelais, « pour le séjourner de cette véhémente intention des esprits, avisait, une fois le mois, quelque jour bien clair et serein, auquel ils bougeaient le matin de la ville, et allaient à Gentilly, ou à Boulogne, ou à Montrouge, ou à Vanves, ou à Saint-Cloud. Et là passaient toute la journée à faire la plus grande chère dont ils se pouvaient aviser, raillant, gaudissant, buvant d'autant ; jouant, chantant, dansant, se vautrant dans quelque beau pré ; dénichant des passereaux, prenant des cailles, pêchant aux écrevisses. » Il serait difficile aujourd'hui d'organiser à Montrouge ou à Vanves d'aussi charmantes parties de plaisir.

A une demi-lieue environ de la station de Vanves se trouve le village de Clamart, que l'on découvre à droite, au fond de la vallée, au pied des bois de Meudon. Ce village, ainsi que les deux précédents, fut en 1815 le théâtre d'une escarmouche assez vive entre les Français, commandés par Vandamme, et les alliés. Un obus, tombé dans le jardin d'un cabaretier d'Issy et recueilli par lui, a été placé au-dessus de sa porte et sert d'enseigne à sa boutique.

Le viaduc qui traverse le val de Fleury laisse apercevoir à gauche un paysage magnifique. La vue s'étend au delà du cours de la Seine, à travers le bois de Boulogne, jusqu'aux hauteurs de Montmorency. Le château de Meudon s'élève sur la gauche; c'est la deuxième station.

Meudon avait été donné par Childebert à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Au XVIe siècle, ce fief était la propriété de l'évêque d'Orléans, Sanguin, qui prit le nom de cardinal de Meudon, et légua cette seigneurie à sa nièce, la duchesse d'Étampes, maîtresse de François Ier et de plusieurs autres. Le roi l'avait choisie au milieu de *sa belle cour, fréquentée*



Viaduc de Fleury.

de si belles honnêtes princesses, grandes et damoiselles, dont il ne se faisait faute, dit Brantôme; il lui prodigua des dons et des faveurs qui ne la rendirent pas plus fidèle, mais lui permirent d'agrandir son manoir de Meudon. La duchesse vendit plus tard cette terre au fameux cardinal de Lorraine, frère du duc de Guise, qui y fit bâtir un magnifique château.

sur les dessins de Philibert de Lorme. Ce château devint plus tard la propriété du financier Servient, puis de Louvois, ministre de Louis XIV. Après la mort de ce dernier, Louis XIV acheta cette propriété à sa veuve pour son fils, le grand Dauphin. Celui-ci, prince assez simple et assez épais, se plaisait peu à la cour; il vécut presque toujours à Meudon où il avait installé sa maîtresse, Mlle Choin, *une grosse fille écrasée, brune, laide, camarde, avec de l'esprit et un esprit d'intrigue et de manége*; tel est le portrait peu flatteur que Saint-Simon nous fait de Mlle Choin. Elle gouverna absolument le prince, et finit par se faire épouser; on peut dire qu'elle joua auprès du Dauphin le rôle que Mme de Maintenon jouait auprès de Louis XIV (toute proportion gardée d'ailleurs entre les deux femmes comme entre les deux princes). Meudon devint alors le centre d'une cabale que dirigeait Mlle Choin, et à laquelle se rattachaient quelques courtisans, gens de prévoyance, qui prenaient déjà leurs mesures pour le règne suivant. Ces espérances furent trompées : le Dauphin mourut à Meudon de la petite vérole.

Ce fut ce prince qui bâtit le château actuellement existant.

Pendant la Révolution, l'ancien château fut affecté à une commission composée de Carnot, Monge, Berthollet, Chaptal, Robert Lindet, Aubry, Fourcroy, chargée de perfectionner l'artillerie et tous les moyens de défense contre l'ennemi qui envahissait la France. Ce fut là que fut fabriqué l'aérostat qui, le matin de la bataille de Fleurus, s'éleva du milieu de l'armée française pour examiner les différentes positions des ennemis; de là partaient tous les jours pour les frontières des chariots portant aux armées de la République des machines nouvelles et des munitions de toutes sortes.

Vers la fin du Consulat, le vieux château, œuvre de Philibert de Lorme, et qui eût mérité à ce titre d'être conservé, fut détruit. Le nouveau château fut compris parmi les résidences impériales, et Marie-Louise y séjourna pendant l'ex-

pédition de Russie. Napoléon avait eu l'idée d'utiliser cette résidence d'une façon assez singulière : il voulait y rassembler tous les princes de la maison impériale, surtout ceux de toutes les branches qu'il avait placées sur des trônes étrangers. « C'était là joindre, pensait-il, aux soins de l'éducation particulière, tous les avantages de l'éducation en commun. Destinés à occuper divers trônes et à régir diverses nations, ces enfants auraient puisé là des principes communs, des mœurs pareilles, des idées semblables. Pour mieux faciliter la fusion et l'uniformité des parties



Château de Meudon.

fédératives de l'empire, chacun de ces princes eût amené du dehors avec lui dix ou douze enfants, plus ou moins, de son âge et des premières familles de son pays; quelle influence n'eussent-ils pas exercée chez eux au retour! Je ne doutais pas, continuait l'empereur, que les princes des autres dynasties étrangères à ma famille n'eussent bientôt

sollicité de moi, comme une grande faveur, d'y voir admettre leurs enfants. » (*Mémorial de Sainte-Hélène.*)

Un souvenir moins grave se rattache au village de Meudon. Ce fut la cure du joyeux Rabelais ; le cardinal du Bellay, dont il était le médecin, la lui donna en 1530. On ne sait si l'auteur de *Gargantua* exerça jamais ces fonctions. Quelques années plus tard, le cardinal de Lorraine établit à Meudon des capucins ; ce fut le premier couvent qu'ils eurent en France, où ils avaient été introduits par Catherine de Médicis et par Charles IX.

Après ces villages, tous d'une antiquité fort respectable. comme on l'a vu, nous arrivons à Bellevue, réunion de jolies maisons de campagne, bâties presque toutes depuis la Restauration sur l'emplacement d'un château et d'un parc qui avaient appartenu à Mme de Pompadour, et qui passa depuis dans le domaine de la couronne. Devenu propriété nationale sous la Révolution, le château fut ensuite vendu et peu à peu démoli par un spéculateur habile qui, de ses débris, construisit en partie le village qui existe aujourd'hui.

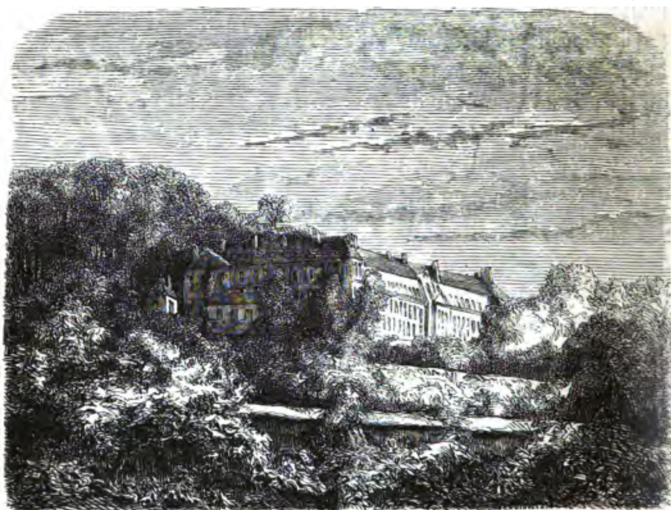
Avant d'arriver à ce village, on aperçoit à droite, entre des acacias destinés à masquer ce lugubre monument, la chapelle de *Notre-Dame des Flammes :* c'est là qu'eut lieu l'affreuse catastrophe du 8 mai 1842, où périrent à demi consumés tant de malheureux, et entre autres le contre-amiral Dumont d'Urville, qui, après de longs et périlleux voyages autour du monde et aux terres australes, vint mourir en un jour de fête à deux lieues de Paris.

Un chemin conduit de Bellevue à Saint-Cloud[1] et à Sèvres ; la station suivante est placée au-dessus de ce dernier village, l'un des plus importants des environs de Paris.

Sèvres, situé dans une vallée terminée d'un côté par les bois de Meudon et de l'autre par ceux de Saint-Cloud, est traversé par l'ancienne route de Paris à Versailles. Ce vil-

1. Voir la notice sur Saint-Cloud, page 12.

lage, qui date, dit-on, du VIᵉ siècle, était jadis dominé par un château féodal que le seigneur du lieu prêtait en de certaines circonstances au roi pour y enfermer des prisonniers; il était d'usage, toutes les fois qu'une nouvelle reine de France entrait à Paris, de mettre en liberté *tous* les prisonniers enfermés dans les prisons de cette ville. Or, on avait soin de ne laisser au Châtelet de Paris que ceux que l'on voulait grâcier, et, quelques jours avant l'entrée de la reine, on se hâtait de transporter au château de Sèvres ceux auxquels on ne croyait pas devoir étendre le bienfait de la clémence royale, sauf à les réintégrer quelques jours après au Châtelet de Paris.



Manufacture de Sèvres.

La manufacture de porcelaine de Sèvres est célèbre dans le monde entier. Elle contient un musée où sont renfermées une collection de porcelaines étrangères et une collection de porcelaines de France, avec de nombreux échantillons des

matières qui servent à leur fabrication. Cette manufacture, dont les fermiers-généraux étaient d'abord propriétaires, devint, en 1759, propriété de l'État. Elle est ouverte aux curieux le mardi et le samedi de chaque semaine.

Sèvres possède d'immenses caves, qui ont la propriété d'améliorer et de vieillir promptement les vins. Ces caves ont été établies dans des carrières abandonnées; l'une d'elles, *la cave du roi*, pourrait contenir 15 000 pièces.

Ville-d'Avray, Châville et Viroflay, dernières stations du chemin de Versailles, n'ont aucun intérêt historique. La voie parcourt un paysage riant, semé de jolies maisons de campagne.

Les bois qui s'étendent au-dessus de Ville-d'Avray jusqu'à Roquencourt furent le théâtre du dernier fait d'armes brillant de 1815. Le 1er juillet, deux régiments de cavalerie prussienne, les plus beaux de l'armée de Blücher, s'étaient avancés, en traversant Versailles, par la route qui conduit de cette ville à Choisy; ils arrivèrent jusqu'à la hauteur du bois de Verrières sans rencontrer d'obstacles. Le général Excelmans, qui les attendait au-dessus de Fontenay-aux-Roses, avait fait filer en toute hâte, à travers les bois de Meudon, par Viroflay jusqu'à Roquencourt, un bataillon d'infanterie (du 44e) et des chasseurs à cheval, avec ordre de s'embusquer près de ce dernier village, et d'y recevoir l'ennemi quand il se replierait après avoir été chassé de Versailles. Ce que le général français avait prévu arriva : les Prussiens vinrent donner, près des bois de Verrières, au milieu de la cavalerie du général Excelmans, furent repoussés, se retirèrent sur Versailles qu'ils traversèrent à la hâte, et, toujours poursuivis par les dragons français, se jetèrent dans l'embuscade qui les attendait à Roquencourt. Accueillis à bout portant par le feu de l'infanterie, chargés en tête et en queue par la cavalerie française, les deux régiments prussiens furent entièrement détruits.

Chemin de la rive droite.

Après avoir traversé les Batignolles et Clichy, villages qui sont devenus des annexes de Paris, on passe la Seine près d'Asnières, lieu de plaisir et de fêtes, très-fréquenté des Parisiens. La première station est à Courbevoie, hameau très-ancien, mais qui doit surtout son importance aux magnifiques casernes qui y furent bâties sous Louis XV pour les gardes suisses.



Asnières.

Un peu plus loin, voici Suresnes, célèbre par la mauvaise qualité de son vin et dont les vignobles ont jadis été estimés. On prétend même qu'en 1725 des docteurs de la Faculté de médecine de Paris soutinrent des thèses publiques pour démontrer l'excellence de ce vin et sa supériorité sur les crus de Bourgogne et de Champagne! Un autre village, que nous avons rencontré dans le parcours de la ligne précédente,

Issy, a été également fameux comme vignoble; et, sans avoir aujourd'hui une réputation aussi mauvaise à cet égard que Suresnes, il est assurément bien déchu de son antique renommée. Sommes-nous devenus plus difficiles, plus gourmets que nos pères, ou, comme on le prétend, les procédés de fabrication ont-ils changé? L'acidité du vin ne vient-elle pas de ce qu'on cueille les raisins avant leur maturité? Graves questions que nous ne nous chargeons pas de résoudre.

A notre droite s'élève le Mont-Valérien ou Calvaire, aujourd'hui couronné par un fort, jadis lieu de pèlerinage très-fréquenté. Les premiers ermites qui s'y établirent y dressèrent trois grandes croix, en souvenir du Calvaire où Jésus-Christ fut crucifié entre les deux larrons. Sous Louis XIII on y bâtit un couvent. Le lieu continua, au XVIIe siècle et même au siècle suivant, d'attirer un grand nombre de pieux pèlerins et aussi de simples curieux. Bernardin de Saint-Pierre nous a conservé le souvenir d'une promenade qu'il y fit, pendant sa jeunesse, avec Jean-Jacques Rousseau : celui-ci était né protestant, tous deux étaient philosophes; l'aspect de la chapelle les émut; tous deux prièrent. « Puis Jean-Jacques, ajoute Bernardin, me dit avec attendrissement : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : *Quand* « *plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me* « *trouverai parmi eux*. Il y a ici un sentiment de paix et de « bonheur qui pénètre l'âme. » Je lui répondis : « Si Fénelon « vivait, vous seriez catholique. » Il me repartit hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh! si Fénelon vivait, je chercherais « à être son laquais pour mériter de devenir son valet de « chambre. » Nous nous promenâmes quelque temps dans le cloître et dans les jardins. On y jouit d'une vue immense. Paris élevait au loin ses tours couvertes de lumière, et semblait couronner ce vaste paysage; ce spectacle contrastait avec de grands nuages plombés qui se succédaient à l'ouest et semblaient remplir la vallée.... Comme nous marchions en

silence en considérant ce spectacle, Rousseau me dit : « Je « reviendrai cet été méditer ici. »

L'église et les bâtiments des couvents subsistèrent longtemps encore. Ils furent détruits sous Napoléon, qui y fit bâtir une caserne. Cet édifice n'était pas achevé à l'époque de la Restauration ; on le donna aux Pères de la foi, qui l'approprièrent de nouveau au service religieux.

Nous arrivons bientôt à Saint-Cloud, résidence importante, lieu de plaisir, et qui a joué un certain rôle dans l'histoire.

Les choses humaines présentent parfois de singuliers contrastes : voilà un village admirablement situé, près d'un château splendide, d'un parc charmant; c'est un rendez-vous de fêtes, on n'y songe qu'au plaisir; et c'est pourtant de toutes les localités voisines de Paris celle dont l'histoire rassemble les plus tragiques souvenirs.

Le nom même de Saint-Cloud rappelle un crime. En 532, Childebert et Clotaire égorgent leurs neveux de leur propre main. Un seul échappe; les prières de sa grand'mère Clotilde obtiennent grâce pour cet enfant, à condition qu'il sera rasé, confiné dans un monastère, et qu'il renoncera à l'espérance du trône. Canonisé après sa mort, il donna son nom à la bourgade où il avait été inhumé ; ce lieu, qui portait le nom de Nogent-sur-Seine, s'appela d'abord *Saint-Clodoald*, et par corruption *Saint-Cloud*. Le tombeau du saint fut signalé par beaucoup de miracles; le village s'en accrut d'autant.

Saint-Cloud, position de guerre considérée comme importante, devint, dans les guerres civiles, le théâtre de combats sanglants. Au XIVe siècle, le village est brûlé par Charles le Mauvais et les Anglais, et ses habitants massacrés; au XVe siècle, les bourguignons et les armagnacs, au XVIe siècle les catholiques et les protestants s'y massacrèrent tour à tour.

En 1589, Henri III, roi de France, et Henri, roi de Navarre, assiégeaient Paris, alors au pouvoir des ligueurs. Ils établirent leurs quartiers à Saint-Cloud. C'est là que le moine Jacques Clément vint trouver Henri III, et, comme le dit une complainte du temps composée en l'honneur de l'assassin,

Avec un couteau bien petit
Il immole ce roi inique,
Ce tyran méchant et maudit,
Vrai ennemi du catholique;

Et lui ayant donné les coups
Qu'il fallait pour l'ôter du monde,
Il s'est jeté à deux genoux,
Priant Dieu d'amitié profonde.

Les quarante-cinq malheureux[1],
Voyant Henri plaignant sa panse,
Ont frappé ce religieux,
Le massacrant à toute outrance[2].

Aussitôt que Henri IV, après la mort de son beau-frère, eut quitté Saint-Cloud, un grand nombre de ligueurs s'y rendirent pour visiter la place où Jacques Clément avait été tué. Ils recueillirent précieusement la terre qui avait bu son sang, et en chargèrent un batelet qui devait ramener à Paris ces précieuses reliques; mais le bateau fléchit sous le poids et disparut au milieu de la Seine.

Au siècle suivant, Saint-Cloud vit s'élever le château qu'on y admire aujourd'hui, et qui devint la propriété du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Les bâtiments furent construits par Lepautre et par Mansard, les jardins dessinés par Le Nôtre.

Ce fut à Saint-Cloud que mourut la jeune et charmante duchesse d'Orléans, dont Bossuet a si éloquemment déploré la mort.

1. Les quarante-cinq gentilshommes.

2. *Recueil de chants historiques français*, par M. Leroux de Lincy.

En 1782, Marie-Antoinette acheta ce château, et y résida souvent jusqu'à la Révolution.

C'est dans l'orangerie du château qu'èn 1799 s'accomplit la révolution dite du 18 brumaire ; les détails en sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler au lecteur.



Château de Saint-Cloud.

Ce château, qui a vu commencer le pouvoir de Napoléon, vit en 1814 le feld-maréchal Blücher s'y installer avec ses Prussiens, choisir pour chambre celle même de Napoléon ; habitué à coucher tout habillé, il s'étendit dans le lit de l'empereur, et quand il partit on trouva les draperies de la couche impériale salies et déchirées par les bottes et les éperons du général prussien. Le boudoir de l'impératrice avait été le séjour d'une meute de chiens que Blücher traînait toujours après lui.

Ce fut à Saint-Cloud, le 25 juillet 1830, que furent signées

par Charles X les fameuses ordonnances qui provoquèrent une révolution nouvelle, et rejetèrent dans l'exil la branche aînée des Bourbons.

Depuis la Révolution, Saint-Cloud est devenu la résidence d'été la plus ordinaire des différents souverains, et l'on ne peut disconvenir qu'en préférant ce séjour à celui de Versailles, qui d'ailleurs eût été beaucoup plus dispendieux, ils n'aient fait preuve de plus de goût que Louis XIV. La beauté du paysage, le voisinage de la Seine, la proximité de Paris, que l'on aperçoit des hauteurs de Saint-Cloud, tout se réunit pour donner à cette résidence l'intérêt et la vie qui manquent au parc de Versailles, malgré ses magnificences et ses merveilles. Les eaux de Saint-Cloud, beaucoup moins considérables que celles de Versailles, sont peut-être d'un effet plus original. Sur le plateau qui domine le château, Napoléon a fait bâtir un obélisque d'où l'on découvre une vaste étendue; c'est la *Lanterne de Démosthène* [1]. Ce belvédère est une reproduction du monument de ce nom élevé à Athènes, et dont M. de Choiseul avait rapporté les dessins après son voyage de Grèce.

Lanterne de Démosthène.

1. Et non de *Diogène* : ce monument n'a rien de commun avec la lanterne du philosophe.

Deux légendes se rattachent au pont de Saint-Cloud. L'une d'elles peut donner une assez haute idée de la crédulité parisienne et de la persistance des plus ridicules préjugés. Vous trouverez encore bon nombre de gens qui croient à l'existence des fameux filets de Saint-Cloud, destinés à recueillir les cadavres de ceux qui se noient à Paris.

L'autre légende est plus curieuse; le pont de Saint-Cloud était, au moyen âge, défendu par une forteresse qui fut prise et reprise bien des fois dans les guerres civiles. Ce pont, qui était moitié en bois moitié en pierre, eut beaucoup à souffrir de ces attaques et fut souvent réparé. Enfin, au XVIe siècle, il se trouva dans un tel état de délabrement qu'il fallut le reconstruire en entier. L'architecte chargé de cette reconstruction ne savait trop comment s'en tirer, lorsque le diable, lui apparaissant, lui offrit de terminer son ouvrage, pourvu qu'on lui livrât le premier être vivant qui passerait sur ce pont; le marché fut conclu et le pont achevé. Mais nul n'osait s'y aventurer, quand un chat, trouvant le pont libre, s'y lança tout à coup.... Satan, fort désappointé, fut obligé de se contenter de cette proie. Nous nous bornerons à faire remarquer que cette légende, comme la plupart de celles du moyen âge, se retrouve ailleurs; qu'on vous la racontera également à Aix-la-Chapelle; que le même pacte y fut conclu avec le diable par l'architecte de la cathédrale et accompli de même; seulement, en Allemagne, c'est un loup qui joue le rôle du chat, et, ce qui rend l'histoire plus authentique, c'est qu'on montre encore, près de la porte de la cathédrale, une figure de loup placée en mémoire de cet événement, et sur la porte même une longue lézarde : cette fente est l'œuvre de Satan, qui, furieux d'avoir été ainsi attrapé, donna dans la porte d'airain un si terrible coup de pied qu'elle se fendit du haut en bas. La légende allemande est, comme on le voit, encore plus fantastique que la nôtre.

A partir de Saint-Cloud, le chemin de la rive droite longe celui de la rive gauche en traversant la vallée qui s'étend de Sèvres à Versailles. A la hauteur de Ville-d'Avray, il se rejoint à l'autre chemin par un embranchement destiné seulement, sur cette ligne, aux convois qui dépassent Versailles et suivent la direction de Chartres.



Vue de la principale entrée du château sous Louis XIII.

II.

HISTOIRE DE VERSAILLES.

1. Versailles sous Louis XIII.

L'origine de Versailles et ses accroissements successifs ont fort exercé l'érudition patriotique des antiquaires de Seine-et-Oise. Leurs recherches nous apprennent que ce nom de Versailles se trouve mentionné pour la première fois au XIe siècle. Mais le premier fait un peu important qui se rattache à l'existence de cette seigneurie date du XVIe siècle : Martial de Loménie, secrétaire des finances sous le règne de Charles IX, devenu suspect par ses liaisons avec le roi de Navarre, depuis Henri IV, fut enveloppé dans le mas-

sacre de la Saint-Barthélemy. Henri, devenu roi de France, conserva au fils de Loménie l'amitié qu'il avait eue pour le père; il allait souvent courir le cerf avec lui dans la forêt voisine. Enfin, en 1624, Louis XIII, qui venait continuellement chasser dans les bois qui avoisinent Versailles, « ennuyé, et sa suite encore plus, d'y avoir couché dans un méchant cabaret à rouliers, ou dans un moulin à vent; excédé de ses longues chasses dans la forêt de Saint-Léger et plus loin encore, fit construire à Versailles un pavillon, pour servir de rendez-vous de chasse. » (SAINT-SIMON.)



Vue de l'intérieur de l'avant-cour sous Louis XIII.

Le séjour de Versailles lui plaisant chaque jour davantage, il fit élever un château en briques composé de quatre pavillons, liés de trois côtés par des corps de bâtiments : cette construction, qui existe encore aujourd'hui avec quelques modifications, forme le centre du palais de Versailles; la couleur

de ses briques la distingue des constructions plus modernes qui ont si démesurément agrandi cette résidence royale.

Ce ne fut cependant qu'en 1632 que Louis XIII devint *seigneur* de Versailles, par l'achat qu'il fit de cette seigneurie à François de Gondi, archevêque de Paris, « moyennant 66 000 livres, dit le contrat d'acquisition, que ledit seigneur archevêque reconnaît avoir reçues de Sa dite Majesté en pièces de 16 sous. » Le vieux château presque ruiné qui faisait par-



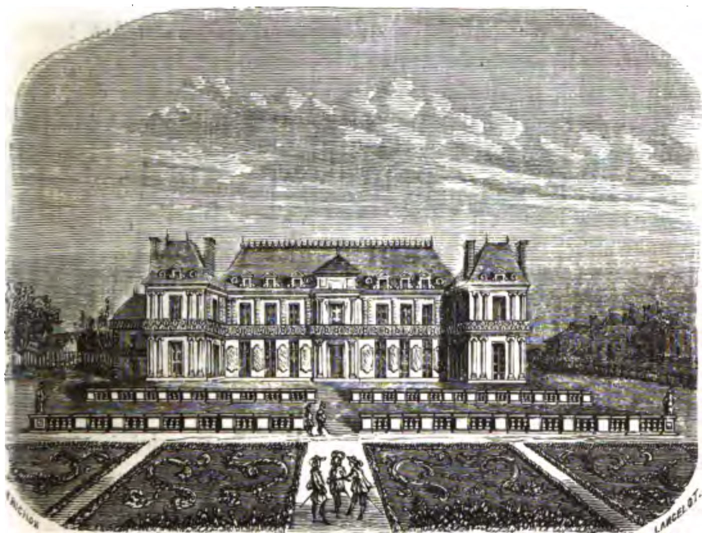
Vue de l'orangerie sous Louis XIII.

tie de ce fief fut abattu, et à la place on éleva une orangerie, à laquelle a succédé, sous Louis XIV, l'orangerie qu'on voit actuellement.

Louis XIII séjourna souvent à Versailles. « Le roi, dit la *Gazette de France* de 1632, y entretient sa santé par *le travail de la chasse* et les autres exercices des princes. »

Quant aux autres *travaux* plus sérieux, heureusement pour la France, il les abandonnait au cardinal de Richelieu.

C'est donc à la passion de Louis XIII pour la chasse, passion commune à tous les princes de la maison de Bourbon, que Versailles doit d'être devenue une résidence royale. Un siècle et demi plus tard, le 5 octobre 1789, la veille du jour où Versailles cessa d'être le séjour des rois, Louis XVI était à la chasse au tir dans les bois de Meudon, et venait



Vue du château du côté du parc sous Louis XIII.

d'écrire sur son journal : *Tiré à la porte de Châtillon, tué quatre-vingt-une pièces*, quand on vint lui annoncer que le peuple marchait sur Versailles pour ramener la famille royale à Paris. Le roi ajouta à la note qu'il venait d'écrire : *Interrompu par les événements.*

Ce fut à Versailles que se dénoua l'intrigue ourdie contre Richelieu par la reine mère et quelques courtisans, et qui

est restée célèbre dans l'histoire sous le nom de *Journée des dupes*. Épuisé par l'effort qu'il lui avait fallu faire pour se décider entre sa mère et son ministre, Louis XIII s'était réfugié à Versailles. Richelieu croyait tout perdu, et paraissait résigné à la retraite; tout à coup il se détermine à aller trouver le roi à Versailles : il le voit, lui parle, et revient à Paris plus puissant que jamais.

Malgré son attachement pour sa résidence de Versailles, ce ne fut pas là que mourut Louis XIII. Ce roi mélancolique, qui avait choisi ce village isolé au milieu des forêts pour y respirer à l'aise dans la solitude et le silence, alla chercher à Saint-Germain un asile commode aux derniers jours de sa triste existence : quand la maladie lui laissait quelque relâche, il faisait pousser son fauteuil jusqu'au balcon, ses yeux s'arrêtaient sur le clocher de Saint-Denis, la royale sépulture : *Voici ma dernière demeure*, disait le mourant.

2. Versailles sous Louis XIV.

Pendant les troubles de la minorité de Louis XIV, la cour habita tantôt Paris, tantôt Vincennes et Saint-Germain. Versailles fut abandonné.

Quand Louis XIV commença à gouverner par lui-même, il résolut de ne plus habiter la capitale, qui lui rappelait, avec la Fronde, les humiliations de sa minorité, et, comme dit Saint-Simon, *sa sortie fugitive la veille des rois* : il se fixa d'abord à Saint-Germain, et y demeura assez longtemps. S'il est vrai, comme on l'a prétendu, que ce qui le dégoûta de cette résidence, ce fut l'aspect lugubre de ce même clocher de Saint-Denis, sur lequel Louis XIII fixait en mourant des regards résignés, il faut croire que cette crainte superstitieuse n'était pas extrêmement vive, puisque ce n'est que vingt ans après qu'il eut commencé à régner par lui-même, en 1682, qu'il fixa définitivement à Versailles la résidence de

la cour. Jusqu'à cette époque, il y fit de fréquentes excursions pour y donner des fêtes ou surveiller les travaux qu'il y avait entrepris; il revenait le soir coucher à Saint-Germain.



Façade de Versailles du côté de la cour.

Ces travaux d'agrandissement commencèrent dès 1661. Par un sentiment qui l'honore, Louis XIV voulut absolument conserver la partie principale du château bâti par son père. Les trois façades intérieures restent encore aujourd'hui telles qu'elles ont été bâties par Louis XIII : son fils, en agrandissant le palais, n'a fait que les envelopper à l'extérieur par les constructions récentes, qui les enferment de trois côtés. Tout en louant le sentiment filial qui fit respecter à Louis XIV l'œuvre de son père, on ne peut s'empêcher, en entrant dans la cour de Versailles, d'être choqué du désaccord des constructions appartenant aux deux règnes. L'ancien château, dont l'architecture élégante et la couleur rouge attirent immédiatement les regards, semble petit et

écrasé au milieu des vastes bâtiments qui l'entourent. Tandis que du côté du jardin la façade du château frappe par une régularité qui va jusqu'à la monotonie, tandis que, dans ce jardin même, tout, jusqu'à la végétation, semble asservi à une symétrie géométrique; du côté de la cour, le défaut d'ensemble et d'harmonie frappe les yeux les moins exercés.

L'architecte Mansard avait vainement insisté pour la suppression de l'ancien château, et s'était efforcé de faire comprendre au roi combien l'existence des vieilles constructions s'accordait mal avec les proportions convenues pour le reste des bâtiments : il prétendait même que l'ancien château manquait de solidité et pourrait compromettre les constructions nouvelles dont on l'entourerait. « Si le bâtiment est mauvais, reprit le roi, il faut l'abattre; mais il sera rétabli comme il est. » Rien ne put fléchir l'honorable obstination de ce scrupule filial. Si cette fois le goût de Louis XIV a souffert des délicatesses de sa sensibilité, c'est, dans la vie de l'égoïste monarque, un accident assez rare pour qu'il mérite d'être remarqué.

Dès l'année 1664, les travaux de Versailles étaient assez avancés; le roi s'y rendait souvent pour les visiter, et aussi pour s'y trouver avec Mlle de La Vallière : leurs amours étaient encore à demi cachées.

Une relation du temps, en nous racontant les fêtes dont le château de Versailles fut alors le théâtre, nous montre qu'il était bien loin d'avoir acquis l'importance qu'il eut quelques années plus tard :

« Cette année, le roi, voulant donner aux reines et à toute la cour le plaisir de quelques fêtes peu communes dans un lieu orné de tous les agréments qui peuvent faire admirer une maison de campagne, choisit Versailles à quatre lieues de Paris. C'est un château qu'on peut nommer un palais enchanté, tant les ajustements de l'art ont bien secondé les soins que la nature a pris pour le rendre parfait. Il charme

de toutes manières; tout y rit, dehors et dedans. L'or et le marbre disputent de beauté et d'éclat; et, *quoiqu'il n'ait pas cette grande étendue qui se remarque en quelques autres palais de Sa Majesté*, toutes choses y sont si polies, si bien entendues, si bien achevées, que rien ne peut les égaler. Sa symétrie, la richesse de ses meubles, la beauté de ses promenades et le nombre infini de ses fleurs comme de ses orangers[1], rendent les environs de ce lieu digne de sa rareté singulière. »

Les fêtes dont il est question dans cette relation durèrent sept jours, et ces magnificences inouïes excitèrent la verve des beaux esprits du temps. La relation déjà citée nous y fait voir les souvenirs de la mythologie constamment mêlés aux galanteries chevaleresques inspirées par l'Arioste; singulier mélange. *Le palais d'Alcine* fut le sujet choisi pour un

1. Ces *orangers* de Versailles ont été chantés par La Fontaine dans des vers charmants et trop peu cités :

Sommes-nous, dit-il, en Provence?
Quel amas d'arbres toujours verts
Triomphe ici de l'inclémence
Des aquilons et des hivers?

Jasmins dont un air doux s'exhale,
Fleurs que les vents n'ont pu ternir,
Aminte en blancheur vous égale,
Et vous m'en faites souvenir.

Orangers, arbres que j'adore,
Que vos parfums me semblent doux!
Est-il dans l'empire de Flore
Rien d'agréable comme vous?

Vos fruits aux écorces solides
Sont un véritable trésor,
Et le jardin des Hespérides
N'avait point d'autres pommes d'or!

(*Amours de Psyché*.)

magnifique carrousel. Le roi y représentait Roger, entouré de ses chevaliers, précédé de pages et de hérauts d'armes suivi du char d'*Apollon*, qui portait aussi les *Heures*, les *Saisons* et autres divinités du paganisme.

La nuit venue, « les douze *Signes du zodiaque* et les quatre *Saisons* dansèrent une des plus belles entrées de ballet qu'on eût jamais vues. » Puis le souper fut servi : alors *Pan* et *Diane* s'avancèrent, portés sur une *montagne*, machine à roulettes fort ingénieuse de quelques pieds de haut, et en descendirent pour offrir au roi *le tribut des campagnes et des forêts*.

Ce fut l'emploi du premier jour : les merveilles des-jours suivants surpassèrent encore tout ce qu'on avait vu; les courtisans et les dames demeurèrent d'accord qu'il ne se pouvait rien inventer de plus neuf ni de plus galant.

Cette mascarade, qui se prolongea pendant sept jours, avait été concertée et réglée d'avance par le génie inventif de M. de Vigarani, gentilhomme modénais, et de M. le duc de Saint-Aignan. Le programme de cette espèce de comédie où chacun avait un double rôle, celui d'acteur et de spectateur tout à la fois, avait été rigoureusement déterminé, et il n'eût pas fallu s'en écarter. Nous autres modernes, nous aurions quelque peine à comprendre le plaisir qu'on pouvait goûter dans ces fêtes de sept jours, où rien n'était laissé à l'imprévu, à la surprise. Tout cela pouvait être fort magnifique; mais nous concevons aujourd'hui le plaisir d'une autre façon.

Des plaisirs que nous comprenons mieux se mêlèrent à toutes ces galanteries. Molière fit représenter *la Princesse d'Élide*, *le Mariage forcé*, *les Fâcheux*, et, ce qui est une date importante dans l'histoire de notre littérature, les trois premiers actes du *Tartufe*, alors inachevé.

Mais, ajoute la relation, « quoique cette comédie eût été trouvée fort divertissante, le roi connut tant de conformité

entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel et ceux qu'une vaine ostentation de bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion eut de la peine à souffrir cette ressemblance du vice et de la vertu; et, quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il défendit cette comédie pour le public, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement achevée et examinée par des gens capables d'en juger, pour n'en pas laisser abuser à d'autres moins capables d'en faire un juste discernement. »

On ne peut trop louer, avec le narrateur, *cette extrême délicatesse du roi pour les choses de la religion*, malgré ses très-mondaines préoccupations; car, il faut bien l'avouer, ces fêtes, destinées en apparence aux deux reines, mère et femme du roi, l'étaient en réalité à Mlle de La Vallière. M. de La Vallière père y joua un rôle brillant, y remporta le prix de la bague, et Benserade, qui avait fait des vers pour tous ces personnages, fit pour lui ces vers assez étranges dans la bouche d'un père placé dans une situation aussi délicate :

Quelque beaux sentiments que la gloire nous donne,
Quand on est amoureux au souverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle personne
Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

Il était plus que bizarre de faire faire l'apologie des amours du roi par le père même de sa maîtresse.

Ce fut par les jardins que commencèrent les grands travaux d'agrandissement qui firent de Versailles la plus somptueuse des résidences royales. Le Nôtre fut chargé de ce soin : ce parc devint le chef-d'œuvre des *jardins français*, et, si nous avons peine aujourd'hui à goûter la singulière géométrie qui, rognant et taillant avec une régularité désespérante, fait, avec de beaux arbres, tantôt des pains de sucre,

tantôt des éventails, on ne peut méconnaître cependant la grandeur de conceptions qui présida au tracé de ces jardins, l'habileté avec laquelle Le Nôtre sut ménager les perspectives. Rien de libre assurément, rien qui rappelle la féconde et luxuriante indépendance de la nature ; mais le genre une fois admis, il est impossible de ne pas admirer la richesse de l'ensemble et le soin curieux des détails.

Cependant, quand toutes ces allées eurent été plantées, tous ces bassins construits, on s'aperçut, un peu tard, que, grâce à la situation de Versailles, l'eau manquait pour alimenter les bassins et les jets d'eau, pour remplir ces fontaines « qui tarissaient, dit Saint-Simon, comme elles font encore à tout moment, malgré la prévoyance de ces mers de réservoirs qui avaient coûté tant de millions à établir et à conduire sur le sable mouvant et la fange. »

Pour remédier à ce manque d'eau, on avait imaginé divers projets : le premier et le plus hardi, proposé par Riquet, auteur du canal de Languedoc, consistait à amener à la hauteur de Satory une portion de la Loire, en la prenant près de Briare. Après quelques travaux de nivellement, le projet fut abandonné, pour être repris un peu plus tard. Seulement on s'aperçut qu'afin d'avoir une pente suffisante pour amener une portion de la Loire, il faudrait la prendre à la hauteur de La Charité, c'est-à-dire à 50 lieues de Versailles. On croit rêver, quand on songe que de pareilles fantaisies ont pu être sérieusement discutées.

Cependant, en 1675, un gentilhomme liégeois, Deville, se chargea, sur l'invitation de Colbert, de construire sur la Seine une machine hydraulique dont on se promettait les plus heureux résultats. Cette machine immense, qui devait faire monter la rivière à la hauteur de 150 mètres et l'amener à Versailles, fut établie à Marly. Une fois terminée avec de grands frais, on vit qu'elle serait insuffisante ; et comme, à

cette époque, on venait de construire le château royal de Marly, elle fut réservée uniquement au service de cette dernière résidence.

Cependant l'eau manquait toujours à Versailles ; tous les esprits travaillaient pour trouver le moyen d'en amener. Enfin, on entreprit de détourner la rivière de l'Eure et de l'amener à Versailles : les travaux furent commencés et poursuivis avec activité auprès de Maintenon, qui appartenait depuis peu de temps à la veuve de Scarron, destinée à être bientôt la femme de Louis XIV[1]. Ces travaux, commencés vers 1684, furent interrompus en 1688 : ils n'ont jamais été repris.

On a beaucoup discuté sur le montant des dépenses que coûta cette dernière tentative. Elles ont sans doute été fort exagérées par Saint-Simon et par des historiens plus récents, peu favorables à Louis XIV. Un écrivain moderne qui, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, a entrepris de justifier à la fois Mme de Maintenon et Louis XIV, croit pouvoir affirmer que, *sans compter les acquisitions de terrains*, les dépenses occasionnées par ces travaux ne s'élevèrent qu'à près de 9 millions. Quoi qu'il en soit, il est juste de faire remarquer que cette somme était encore considérable pour le temps, et qu'elle eût pu d'ailleurs trouver un emploi beaucoup plus utile, lors même que les travaux entrepris n'eussent pas complétement avorté !

Mais ce qui est hors de doute, parce que le fait est attesté par des contemporains très-favorables au roi, entre autres par Mmes de La Fayette et de Sévigné, c'est que ces travaux entraînèrent des malheurs d'un autre genre, et beaucoup plus déplorables qu'une perte d'argent. On imagina d'employer les troupes aux travaux de terrassement. En 1684, selon le

1. On ne peut préciser la date du mariage de Mme de Maintenon avec le roi. On la place aux années 1684, 1685, 1686.

chroniqueur de la cour, Dangeau, le nombre des soldats qui y travaillèrent s'éleva à 22 000 hommes. Les exhalaisons de tant de terres remuées produisirent des maladies contagieuses, et la mortalité se mit dans les troupes. Mme de La Fayette nous dit : « On employait des troupes à ce prodigieux dessein *pour avancer de quelques années les plaisirs du roi*, et on le faisait avec moins de dépenses et moins de temps que l'on n'eût osé l'espérer. La quantité des maladies que causent toujours les remuements des terres mettait les troupes qui étaient campées à Maintenon, où était le fort du travail, hors d'état d'aucuns services ; mais *cet inconvénient ne paraissait digne d'aucune attention*, *au sein de la tranquillité dont on jouissait.* »

Ce qui veut dire que, comme on avait alors la paix, il devenait assez indifférent de faire périr des milliers de soldats pour *avancer de quelques années les plaisirs du roi*. Cela dura quatre ans ; la guerre, qui éclata, força, en 1688, de retirer les troupes pour les envoyer à la frontière ; et l'entreprise fut abandonnée.

Après tant de travaux si tristement avortés, on se réduisit à un plan beaucoup plus modeste, et qui réussit enfin, ou à peu près. On songea à utiliser les eaux des étangs situés sur le plateau qui s'étend de Versailles à Rambouillet ; et, « par un vaste système de rigoles et d'aqueducs souterrains présentant un développement de plus de 50 lieues, on parvint à recueillir et à transporter à Versailles, comme cela se fait encore, les eaux de pluie et de fonte de neige qui tombent sur une surface de 8 à 9 lieues de long sur 3 ou 4 de large [1]. »

Pendant ces longues entreprises, le château s'était successivement agrandi : mais Louis XIV ajoutant sans cesse quelque nouveau corps de bâtiment, sans travailler, comme pour le jardin, sur un plan général et arrêté d'avance, le défaut

1. M. de Noailles, *Histoire de Mme de Maintenon*, t. II, p. 87.

d'unité alla toujours en s'augmentant. La chapelle actuelle, commencée seulement en 1698, et terminée en 1710, succéda à une chapelle plus ancienne, située dans une autre partie du palais. La ville s'accrut également, grâce aux priviléges que Louis XIV assurait aux propriétaires, aux concessions avantageuses qui encouragèrent à bâtir. Au pauvre village de Versailles succéda bientôt la ville royale que nous voyons aujourd'hui. Les jardins, enfin pourvus d'eau, furent peuplés de statues dues au ciseau des plus habiles sculpteurs. Le parc de Versailles se divisa en deux parties, le grand et le petit : ce dernier se composait du parc actuel; l'autre, qui renfermait plusieurs villages, était entouré d'un mur de 9 lieues de longueur.

Depuis 1682, Versailles, devenu la résidence presque permanente de la cour, fut témoin de bien des changements divers, de singulières transformations. A la cour brillante et voluptueuse où avaient brillé successivement Mmes de Lavallière, de Montespan, de Fontanges, succéda la cour plus sérieuse, en apparence du moins, de Mme de Maintenon. Le temps des fêtes était passé : celui des victoires passa bientôt. Vieux, attristé, abandonné de la fortune, Louis XIV put entendre souvent, vers la fin de son règne, les plaintes des malheureux qui, pendant la famine et la misère de ces dernières années, venaient, aux portes mêmes de son palais, accuser l'excès de son ambition et sa fastueuse imprévoyance. Il y mourut, le 1er septembre 1715, léguant à la France, avec un roi de cinq ans et un régent débauché, une dette de quatre milliards et la banqueroute en perspective. Le cadavre de ce roi, si brillamment entouré aux jours de sa splendeur, fut transporté sans pompe à Saint-Denis : quelques jours auparavant, son cœur avait été porté à l'église des Jésuites, « ce cœur, dit Saint-Simon, qui n'aima personne, et qui fut aussi peu aimé! »

3. Versailles sous Louis XV.

Louis XIV avait recommandé en mourant de mener le jeune roi à Vincennes, dont l'air semblait plus pur et plus favorable à la santé chancelante de l'enfant. Quant au régent, il résida à Paris, au Palais-Royal, qui devint le centre des scandales de cette époque fameuse. Versailles fut abandonné pendant sept ans.

Mais Louis XV lui rendit bientôt son ancienne splendeur, que la ville ne perdit plus jusqu'à la Révolution. Il changea peu de chose au château; mais la ville fut agrandie et embellie à quelques égards. L'église de Notre-Dame fut élevée par le roi dans le quartier du Parc-aux-Cerfs, demeuré célèbre dans l'histoire de ce règne par une fondation d'un tout autre genre. Nous n'avons pas à nous occuper des turpitudes dont Versailles fut le témoin sous Louis *le Bien-Aimé;* nous sommes heureux que le plan de cet ouvrage nous dispense de ces récits qui embarrassent terriblement la plume du narrateur. L'histoire de Mme de Mailly et de ses trois sœurs, toutes maîtresses du roi, celle de Mme de Pompadour et de Mme du Barry, et d'autres récits plus scabreux encore, appartiennent à l'histoire de France plutôt qu'à celle de Versailles.

La ville qui avait vu ces effroyables excès de la royauté devait en voir aussi la première expiation; et ce fut l'infortuné Louis XVI qui, sans avoir hérité des vices de ses ancêtres, en subit le châtiment. Nous ne rappellerons que pour mémoire l'affaire du collier, dont les principales scènes se passèrent dans les bosquets de Versailles, et dont le scandale fut si fatal au prestige du trône.

Pendant l'année 1789, l'histoire de Versailles se confond avec celle de la révolution. C'est dans le jeu de paume de cette ville que l'Assemblée nationale se réfugia, et refusa

de se dissoudre. A l'intérieur de l'édifice, on lit encore cette incription :

« Les représentants des communes de France, constitués en Assemblée nationale, le 17 juin 1789, ont prêté ici, le 20 du même mois, le serment qui suit :

« Nous jurons de ne jamais nous séparer, et de nous ras-
« sembler partout où les circonstances l'exigeront, jusqu'à
« ce que la constitution soit établie et affermie sur des fon-
« dements solides. »

Au-dessous de cette inscription, on a ajouté celle-ci :

« ILS L'AVAIENT JURÉ : ILS ONT ACCOMPLI LEUR SERMENT. »

On peut voir, dans toutes les histoires de la Révolution, le récit des journées des 5 et 6 octobre, où la royale demeure de Versailles fut violée par le peuple de Paris, quelques gardes du corps massacrés, le roi et la reine obligés de venir s'installer à Paris avec l'Assemblée nationale. Cette insurrection avait été provoquée par le banquet donné trois jours auparavant par les gardes du corps dans la salle de théâtre du château, et où la cocarde nationale avait été foulée aux pieds, l'Assemblée insultée en présence du roi et de la reine.

Depuis cette époque, Versailles n'est plus la résidence des rois. Cette ville fut négligée par Napoléon, qui, à Sainte-Hélène, la traitait de *ville bâtarde*, et se reprochait le peu de dépenses qu'il y avait faites. Le retour des Bourbons semblait promettre à Versailles de meilleurs jours. Mais la grandeur des dépenses nécessaires pour approprier le château aux exigences de la monarchie nouvelle effraya Louis XVIII et Charles X.

Louis-Philippe seul a compris l'usage que l'on pouvait faire de ce château, débris d'un passé désormais impossible; il en a fait un musée historique, où la toile et la pierre racontent à nos regards les grands événements de notre histoire.



La cour royale.

III.

LE CHATEAU.

Château de Versailles.

Les chars, les royales merveilles,
Des gardes les nocturnes veilles,
Tout a fui; des grandeurs tu n'es plus le séjour :
Mais le sommeil, la solitude,
Dieux jadis inconnus, et les arts, et l'étude,
Composent aujourd'hui ta cour.

Ces vers, qu'André Chénier adressait, en 1792, à cette royale demeure, on put les répéter encore, pendant qua-

rante années, sous l'Empire, sous la Restauration. Mais Louis-Philippe préparait à Versailles une résurrection glorieuse : la vie allait renaître dans ce palais si longtemps inanimé. Les rois l'avaient quitté en 1789; Louis-Philippe en rouvre les portes au peuple, et dans ces vastes galeries, ornées des plus belles scènes de notre histoire, la France nouvelle va retrouver les faits glorieux de son passé.

Le 12 juin 1837, à l'occasion des fêtes célébrées en l'honneur du mariage du duc d'Orléans avec la princesse Hélène, fêtes consacrées par une amnistie générale, le vieux palais de Louis XIV fut livré au public.

Nous n'avons pas à décrire successivement les tableaux dont se compose ce vaste panorama patriotique, et ce serait grossir inutilement ce volume que d'en donner ici la longue énumération, chaque tableau portant inscrit au bas du cadre l'indication et la date de l'événement qu'il représente, avec le nom du peintre. Il suffira d'indiquer au visiteur la marche qu'il doit suivre pour examiner complétement les différentes parties de cet immense édifice. Peut-être n'est-il pas inutile, au milieu de tant d'objets qui peuvent embarrasser sa curiosité, de lui signaler les œuvres qui, par le mérite du peintre ou l'intérêt du sujet, se recommandent plus particulièrement à son attention.

Cour du Château.

Les seize statues qui ornent à droite et à gauche la cour du château étaient, pour la plupart, placées autrefois sur le pont de la Concorde, à Paris; mais on trouva qu'elles surchargeaient les piles du pont, et on les transporta à Versailles. Ces statues sont, à droite : celles de *Bayard* (par M. Martin); de *Colbert* (par M. Milhomme); de *Richelieu* (par M. Ramey); de *Jourdan* (par M. David d'Angers); de *Masséna ;* de *Tourville* (par M. Marin); de *Duguay-Trouin* (par M. Dupasquier); de *Turenne* (par M. Gois); à gauche,

celles de *Duguesclin* (par M. Bridan); de *Sully* (par M. Espercieux); de *Suger* (par M. Stouf); de *Lannes* (par M. Collamard); de *Mortier* (par M. Deseine); de *Suffren* (par M. Lesueur); de *Duquesne* (par M. Roguier); de *Condé* (par M. David d'Angers). Quand cette dernière statue était à Paris, elle était placée à l'extrémité du pont de la Concorde, regardant la chambre des Députés, et l'on remarqua que, dans cette fière attitude, Condé semblait menacer le palais de son bâton de commandant.

Au milieu de la cour se trouve la statue équestre, en bronze, de Louis XIV, ouvrage de Petitot.

Des deux côtés s'élèvent deux pavillons ornés de colonnes corinthiennes; sur leur fronton triangulaire est placée cette inscription, qui indique la destination actuelle du palais : *A toutes les gloires de la France.*

En passant entre celui de ces deux pavillons qui est à la droite du spectateur et la chapelle, on arrive au vestibule de la chapelle, et on entre dans une galerie composée de onze salles, placées au rez-de-chaussée sur le jardin, et portant les nos 5 à 15. Elle renferme les tableaux qui représentent les principaux faits de notre histoire, depuis Clovis jusqu'à la Révolution, et porte le nom de :

Galerie de l'Histoire de France (5 à 15).

Charlemagne et saint Louis, Duguesclin, Jeanne d'Arc et Bayard, les rois et les grands hommes, les sanglantes batailles et les fondations pacifiques, les événements les plus éclatants de nos annales, sont représentés dans cette galerie. On remarquera, dans les dernières salles, les tableaux des conquêtes de Louis XIV, par Vandermeulen. Outre la valeur artistique de l'œuvre, ils offrent un mérite trop souvent négligé par les peintres de batailles, c'est de ne point se borner à décrire tel ou tel épisode d'un grand événement militaire, mais de nous en donner une représentation complète et éten-

due, de mettre sous nos yeux et le terrain sur lequel se passe l'action, et l'ensemble même de cette action.

Le tableau placé sous le nº 430, et qui représente Dangeau reçu par Louis XIV grand maître de l'ordre de Saint-Lazare, événement très-peu important en lui-même, offre cependant un intérêt particulier. On y trouve la représentation fidèle de l'ancienne chapelle, telle qu'elle existait en 1695; cette chapelle fut remplacée, en 1710, par celle qui existe actuellement.

Salle de l'Opéra (16).

En sortant de la galerie de l'histoire de France, on débouche sur le palier de l'escalier de l'Opéra[1].

La salle de l'Opéra a été construite sous Louis XV.

Louis XIV, malgré son goût pour les représentations dramatiques, n'avait pas élevé de théâtre dans son palais. *La princesse d'Élide*, de Molière, et l'*Iphigénie*, de Racine, par exemple, furent représentés sur des théâtres improvisés, dans les bosquets du parc. Plus tard, ce fut dans les appartements, souvent même sans décors et sans costumes, que furent représentés les chefs-d'œuvre de notre scène. L'*Athalie* de Racine fut jouée pour la première fois par les demoiselles de Saint-Cyr dans l'appartement de Mme de Maintenon. Sa nièce, Mme de Caylus, nous apprend cette particularité dans ses *Souvenirs :* « Mme de Maintenon fit venir à Versailles, une fois ou deux, les actrices pour jouer dans sa chambre, devant le roi, avec leurs habits ordinaires. Cette pièce est si belle que l'action n'en parut pas refroidie; il me semble même qu'elle produisit alors plus d'effet qu'elle n'en a produit sur le théâtre de Paris. »

La salle fut commencée, en 1753, par Louis XV, pour

1. Il faut s'adresser, pour visiter la salle, au gardien qui stationne au bout de la galerie.

complaire à Mme de Pompadour, passionnée pour le spectacle; mais la favorite était morte et remplacée par Mme du Barry quand la salle fut terminée, en 1770.



Salle de l'Opéra.

Ce théâtre, inauguré le 15 mai de cette année pour le mariage du Dauphin (depuis Louis XVI) avec Marie-Antoinette, devait, dix-neuf ans plus tard, être témoin d'une fête dont les conséquences furent désastreuses et pour la monarchie elle-même et pour le château de Versailles.

Le 2 octobre 1789, pendant que la révolution grondait aux portes du château, que l'Assemblée nationale siégeait à quelques pas de là, les gardes du corps se réunissent dans un banquet aux officiers du régiment de Flandre; le repas est servi dans la salle de l'Opéra. « Les loges sont remplies de spectateurs de la cour. Les officiers de la garde nationale sont au nombre des convives; une gaieté très-vive règne

pendant le festin, et bientôt les vins la changent en exaltation. On introduit alors les soldats des régiments. Les convives, l'épée nue, portent la santé de la famille royale; celle de la nation est refusée ou du moins omise; les trompettes sonnent la charge, on escalade les loges en poussant des cris; on entonne ce chant si expressif et si connu : *O Richard ! ô mon roi ! l'univers t'abandonne!* On se promet de mourir pour le roi, comme s'il eût été dans le plus grand danger...[1] »

Pour comble d'imprudence, le roi, la reine, portant dans ses bras le dauphin, paraissent, et leur présence vient augmenter encore ce délire que l'infortunée princesse devait si cruellement expier. La cocarde nationale est arrachée, foulée aux pieds, remplacée par la cocarde blanche, ou par la cocarde noire, couleur de la maison d'Autriche, en l'honneur de Marie-Antoinette. Les gardes nationaux se retirent stupéfaits ou indignés. Le bruit de cette fête se répand. Trois jours après, le peuple de Paris se met en marche pour Versailles; quelques gardes du corps sont massacrés; le roi, la reine sont contraints de quitter ce palais qu'ils ne devaient plus revoir. C'est depuis cette date du 6 octobre que le château de Versailles est resté inhabité.

Première galerie de Sculpture (17).

En redescendant de la salle de spectacle, on se trouve dans la galerie de sculpture : cette galerie renferme les tombeaux et les statues des rois de France et des personnages célèbres, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à Louis XI. Au milieu de cette galerie se trouve l'entrée du rez-de-chaussée du *Pavillon du roi* lequel est composé de cinq pièces, et renferme les tableaux consacrés à l'histoire des croisades.

1. Thiers, *Révolution française.*

Salles des Croisades (18, 19, 19 *bis*, 20, 21).

C'est l'histoire de ces guerres héroïques, où la France joua le principal rôle, qu'elle commença avec Godefroy de Bouillon et Pierre l'Ermite, qu'elle termina avec saint Louis. Les vastes tableaux qui racontent cette épopée grandiose sont dus au pinceau des peintres contemporains. C'est dans la salle 19 que se trouve l'une des peintures les plus remarquées de M. Eugène Delacroix, *l'Entrée des Français à Constantinople.*

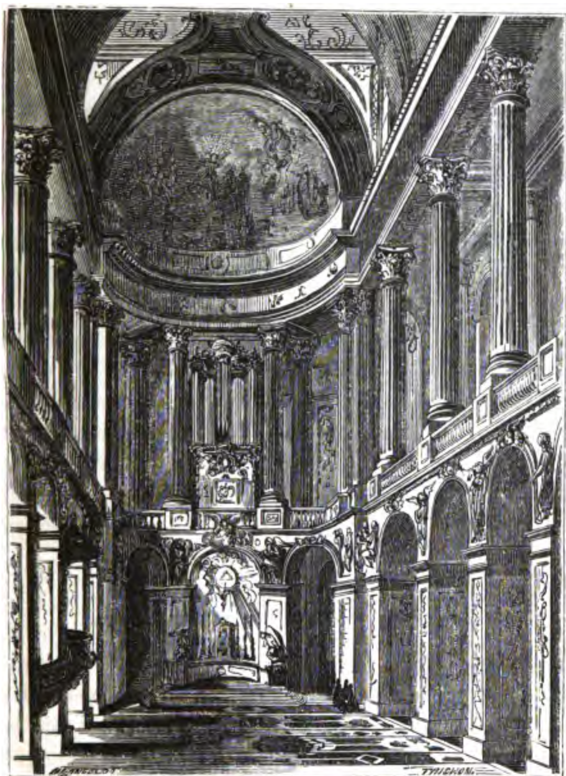
Après avoir visité les salles des croisades, on revient dans la galerie des statues, au bout de laquelle se trouve l'escalier de la chapelle, conduisant au premier étage.

La Chapelle (1).

Il y a eu successivement trois chapelles dans le palais : la première élevée sous Louis XIII; la seconde bâtie sous Louis XIV, et qui était à la place où se trouve aujourd'hui le salon d'Hercule; enfin la chapelle actuelle, qui, commencée en 1699, ne fut achevée qu'en 1710.

Louis XIV assistait tous les jours à la messe; il n'y manqua, dit Saint-Simon, qu'une fois dans sa vie, à l'armée, un jour de grande marche. Il voulait qu'autour de lui chacun imitât sa piété. Les courtisans n'y manquaient point, comme on peut le croire, et Saint-Simon nous a conservé l'histoire d'un bon tour que joua aux dévotes de cour Brissac, major des gardes du corps. « C'était un homme droit, qui ne pouvait souffrir le faux. Il voyait avec impatience toutes les tribunes bordées de dames l'hiver au salut, les jeudis et les dimanches, où le roi ne manquait guère d'assister, et presque aucune ne s'y trouvait quand on savait de bonne heure qu'il n'y viendrait pas; et, sous prétexte de lire dans leurs Heures, elles avaient toutes de petites bou-

gies devant elles pour les faire connaître et remarquer. Un soir que le roi devait aller au salut, tous les gardes postés



Intérieur de la chapelle.

et toutes les dames placées, arrive le major qui, paraissant à la tribune vide du roi, lève son bâton et crie tout haut : « Gardes du roi, retirez-vous, rentrez dans vos salles, le « roi ne viendra pas. » Aussitôt les gardes obéissent; murmures tout bas entre les femmes : les petites bougies s'étei-

gnent, et les voilà toutes parties, excepté la duchesse de Guiche, Mme de Dangeau, et une ou deux autres qui demeurèrent. Brissac avait posté des brigadiers aux débouchés de la chapelle pour arrêter les gardes, et qui les firent reprendre leurs postes sitôt que les dames furent assez loin pour ne pouvoir pas s'en douter. Là-dessus arrive le roi, qui, bien étonné de ne point voir de dames remplir les tribunes, demande par quelle aventure il n'y avait personne. Au sortir du salut, Brissac lui conta ce qu'il avait fait, non sans s'espacer sur la piété des dames de la cour. Le roi en rit beaucoup, et tout ce qui l'accompagnait. L'histoire s'en répandit incontinent après; toutes ces femmes auraient voulu l'étrangler. »

Cette chapelle, si richement parée, ornée de statues et de bas-reliefs, est dans l'état où l'a laissée Louis XVI en quittant Versailles; on peut remarquer, comme une singularité, que la Révolution l'a respectée. Lors de la restauration du château, sous Louis-Philippe, on n'a eu qu'à rétablir quelques dorures : on a mis en outre des deux côtés du maître autel les statues de Louis XIII et de Louis XIV, plaçant la France sous la protection de la Vierge.

Deuxième galerie des Statues (89).

On entre dans cette galerie, placée au premier étage, au-dessus de celle que nous avons déjà visitée au rez-de-chaussée. Elle contient la suite des bustes et statues des rois et des hommes illustres jusqu'à Louis XVI. C'est dans cette galerie que se trouve la statue de Jeanne d'Arc, sculpée par la princesse Marie d'Orléans, fille de Louis-Philippe, née en 1813, mariée au prince de Wurtemberg, morte à vingt-six ans. Au milieu de cette galerie se trouve l'entrée de la galerie de Constantine.

Galerie de Constantine (20).

Les cinq salles dont cette galerie se compose sont surtout consacrées à la gloire de l'armée d'Afrique. Ces tableaux, fort considérables au moins par leur grandeur matérielle, et curieux par les lieux qu'ils représentent, sont l'œuvre de M. H. Vernet. Des dessins, placés sous chaque cadre, indiquent les portraits des personnages importants qui jouent un rôle dans ces drames militaires. Outre les princes d'Orléans, celui qui figure le plus souvent dans ces glorieuses rencontres, c'est le brillant colonel des zouaves, aujourd'hui général, Lamoricière.

Ces salles, qui offrent encore beaucoup de places vides et qui attendent pour les remplir de nouveaux exploits, renferment quelques tableaux remarquables : *la Fête de la fédération en 1790*, par M. Couder; *le 18 brumaire*, par M. Bouchot; *la Bataille d'Ivry*, par M. Steuben; *Louis XVIII donnant la Charte*, par M. Vinchon; *le Serment du jeu de Paume*, par M. Couder. Il faut avouer cependant que ces événements, si importants qu'ils soient, semblent avoir peu de rapport avec les faits d'armes des Lamoricière, des Bedeau, des Cavaignac et des Changarnier.

On voit aussi, dans cette galerie, la prise du bastion n° 8, par l'armée française, sous la conduite du général Oudinot.

Après avoir quitté la galerie de Constantine, on rentre dans la galerie des statues, au bout de laquelle se trouve un vaste escalier conduisant à l'attique du nord.

Attique du nord (141 à 151).

Le second étage de l'aile du nord comprend une partie de la vaste collection de portraits réunis dans les galeries de Versailles. Ces portraits sont ceux de personnages célèbres, depuis le XIIe siècle jusqu'au XVIIIe. Plusieurs d'entre eux

sont étrangers à la France, tels que Dante, Pétrarque, l chancelier d'Angleterre, Thomas Morus; l'Espagnol sain Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des jésuites; le do minicain Savonarole, l'héroïque tribun de Florence; Michel Ange et Raphaël, etc. Sans doute, en faisant cette exceptio en faveur des poëtes et des artistes étrangers, on a pens que le génie des arts et des lettres était cosmopolite, et qu'i avait partout droit de nationalité.

Un assez grand nombre de ces portraits sont originaux et plusieurs joignent une véritable valeur artistique à l'inté rêt historique qui s'attache à l'image des grands homme des temps passés. Quelques-uns sont fort anciens, entre au tres le portrait de saint Louis de Sicile, riche peinture re haussée d'or, et qui date du commencement du XIIIe siècle les portraits de la famille de Juvénal des Ursins, une de œuvres les plus anciennes de la peinture française, et qui dû être exécutée sous Charles VII; un tableau représentan le parlement de Bourgogne, sous Charles le Téméraire.

A l'extrémité nord de la galerie se trouve la galerie dit des Académiciens. Un assez grand nombre des personnage qui y figurent n'ont pourtant pas été de l'Académie, et quel ques-uns, célèbres en leur temps, n'ont pas conservé un grande illustration. Cette collection n'en présente pas moin beaucoup d'intérêt pour l'homme de lettres et pour l'historien On remarquera, parmi ces portraits, celui de Voltaire vingt-quatre ans, peint par Largillière. L'expression aima ble et vive de sa physionomie, à cette époque, n'est pas cell que prit plus tard la figure du terrible railleur, et que Josepl de Maistre a décrite avec une verve si haineuse dans se *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

On a joint à cette collection de portraits une collection pré cieuse des médailles françaises.

On redescend de l'attique du nord dans la galerie de ta bleaux du premier étage.

Deuxième galerie de l'Histoire de France (77 à 90).

Ces salles renferment les principales scènes de notre hisire, depuis 1797 jusqu'à nos jours, c'est-à-dire les camagnes du général Bonaparte, et ensuite de l'Empereur, isqu'en 1815; puis les événements les plus importants rivés depuis 1815 jusqu'en 1836, et dont quelques-uns, il ut en convenir, n'auront pas pour l'histoire une très-grande gnification.

Un tableau de Gros, *une Revue de la garde royale par harles X; le Sacre* du même roi, par Gérard; *la Prise du rocadero*, par M. Delaroche, se trouvent dans cette galerie, ui contient aussi plusieurs ouvrages de MM. Bellangé, . Vernet, Eugène Lamy, etc.

Salon d'Hercule (91).

La galerie précédente nous ramène au vestibule de la chaelle: c'est là que se trouve l'entrée des grands appartelents de Louis XIV.

La première pièce qui se présente est le salon d'Hercule.

C'est dans cette pièce que se trouvait la chapelle du hâteau, avant la construction de celle qui existe aujour'hui.

Cette salle, comme les suivantes, a reçu son nom de la livinité mythologique dont la figure tient le premier rang lans les peintures des plafonds.

Le plafond de celle-ci représente l'apothéose d'Hercule, einte par Lemoine, sous Louis XV, pendant le ministère du ardinal *Hercule* de Fleury. Ce prince de l'Église, qui n'avait l'Hercule que le nom, était le protecteur de Lemoine, et 'est par une allusion plus ou moins heureuse que ce peintre it choix de ce sujet, en présentant cette allégorie comme *le Triomphe de l'Honneur conduit par la Vertu à l'Immorta-*

lité. Il espérait que cette composition lui vaudrait la faveur de Louis XV, et peut-être la position superbe que Le Brun avait eue à la cour de Louis XIV; mais les temps étaient changés, et le roi, qui n'avait aucun des goûts élevés de son prédécesseur, oublia le peintre, qui, désespéré, perdit la raison et se tua de neuf coups d'épée.

Salon de l'Abondance (92).

Le plafond, peint par Houasse, élève de Le Brun, représente l'*Abondance récompensant l'étude et l'application aux arts.*

On a réuni dans cette pièce plusieurs tableaux de Vandermeulen.

On trouve, à gauche en entrant dans le salon de l'Abondance, une série de salles : *la salle de la Vaisselle d'or*, qui renferme des gouaches de Van Barenberg, représentant des costumes et des scènes militaires du temps de Louis XV; *la petite salle des états généraux; la salle des états généraux*, ainsi nommée des tableaux qu'y a fait placer Louis-Philippe, et qui représentent les principales assemblées de ce genre tenues en France jusqu'aux états généraux de 1789.

Après avoir visité ces salles, on rentre dans le salon de l'Abondance, et de là on passe dans une série de salons que nous allons énumérer.

Salon de Vénus (93).

On a placé, dans cette salle, le groupe charmant des trois Grâces, de Pradier : du temps de Louis XIV, c'était une statue de Cincinnatus qui figurait à cette même place. Il faut avouer que le groupe de Pradier est plus en harmonie avec la dénomination de cette salle et les peintures qui la décorent.

Salon de Diane (94).

On a placé dans cette salle, lors de la restauration du château, un beau portrait de Louis XIV par Rigaud, et les bustes de quelques généraux du temps.

Salon de Mars (95).

Cette pièce, qui servait, sous Louis XIV, de salle de bal et de concerts, était décorée du tableau de Le Brun : *la Famille de Darius*, qui se voit aujourd'hui au musée du Louvre.

On y remarque aujourd'hui *le Sacre de Louis XIV*, à Reims, en 1654, par Philippe de Champagne, d'après Le Brun, deux tableaux originaux de Vandermeulen, et trois copies, dont deux d'après le même peintre, et une d'après Le Brun.

Salon de Mercure (96).

Le plafond de cette salle est de Philippe de Champagne, et les dessus de porte sont ornés de deux allégories de Le Sueur, relatives, l'une à la naissance, l'autre au sacre de Louis XIV. On y a placé également cinq tableaux historiques. Quatre sont des copies; le cinquième est de Vandermeulen, et représente le fameux passage du Rhin en 1672, plus fameux par le bruit qu'en firent les poëtes et les courtisans qu'il ne fut difficile, si l'on en croit Louis XIV lui-même. Ce prince, dans une lettre écrite le jour même à la reine, déclare qu'on ne trouva guère pour disputer le passage que trois escadrons et quelque infanterie, *qui se disposaient à mettre bas les armes, à condition d'avoir bon quartier*, si le jeune duc de Longueville, à moitié ivre, n'eût crié : « *Point de quartier*, » et n'eût tiré un coup de pistolet sur les ennemis; ceux-ci, désespérés, firent feu, et valurent aux troupes du roi l'honneur d'avoir quelques hommes tués ou blessés

dans cette action. La cavalerie française avait passé le fleuve à gué, et l'infanterie dans des bateaux.

Le roi ne traversa point le fleuve ; on le voit sur le devant du tableau ; il donne ses ordres, et, selon l'expression de Boileau,

> Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Salon d'Apollon ou du Trône (97).

Ce salon, où le trône était placé, et qui était décoré de magnifiques tentures des Gobelins, servait, avant la Révolution, aux réceptions solennelles des ambassadeurs.

Ce fut là qu'il reçut la soumission de ce doge de Gênes, contraint de venir humilier la fierté de sa république, devant la puissance du roi. On sait ce qu'il répondit aux courtisans qui lui demandaient ce qu'il trouvait de plus extraordinaire à Versailles : « C'est de m'y voir. »

Ce fut là que le roi reçut et les ambassadeurs de Siam et ceux du dey d'Alger.

Mais ce fut là aussi, si l'on en croit Saint-Simon et quelques autres historiens, que se joua le dernier acte d'une véritable comédie, inventée par le ministre Pontchartrain. En 1714, on annonça à Louis XIV que le roi de Perse lui envoyait un ambassadeur : l'orgueil du roi de France, si cruellement éprouvé par les calamités sans nombre qui, depuis plusieurs années, avaient frappé sa vieillesse, se réveilla à cette nouvelle, et pour la réception de l'ambassadeur il déploya un luxe, une magnificence depuis longtemps inconnus à sa cour[1]. Or, l'ambassadeur n'était qu'un aventurier mis en avant par Pontchartrain. « Celui-ci n'avait rien oublié, dit Saint-Simon, pour flatter le roi, lui faire accroire que cette ambassade ramenait l'apogée de son ancienne gloire, en un mot le jouer impudemment pour lui plaire.

1. Cette première réception eut lieu dans la grande galerie des Glaces.

Personne, déjà, n'en était plus la dupe que ce monarque. » Cette scène se renouvela, à quelques mois de là, et peu de jours avant la mort du roi, dans la salle d'Apollon. Louis XIV, qui, depuis longtemps, ne marchait plus, *fit un dernier effort pour donner l'audience du congé, debout et sans appui, à ce prétendu ambassadeur de Perse. Ce fut la dernière action publique du roi, où Pontchartrain trompait si grossièrement sa vanité pour lui faire sa cour.*

Le plafond représente Apollon entouré des quatre Saisons ; près du dieu, la figure allégorique de la France avec la devise du grand roi : *Nec pluribus impar.*

Salon de la Guerre (98).

Les peintures qui ornent ce salon sont de Le Brun.

Le plafond représente la France, armée de la foudre, et tenant un bouclier sur lequel est l'image de Louis XIV, « pour faire entendre, dit une description du temps, que c'est lui qui la rend victorieuse de ses ennemis[1]. » Autour d'elles sont personnifiées les victoires de la première moitié du règne de Louis XIV (avant 1687).

Sur le cintre opposé aux appartements du roi, on a représenté Bellone, sur un char emporté par des chevaux fougueux : elle est précédée de la Rébellion, et suivie de la Discorde. Une femme s'enfuit, tenant un enfant dans ses bras. « C'est, dit la description citée plus haut, c'est la Charité, » vertu chrétienne qui semble un peu déplacée dans un sujet mythologique ; mais on aimait alors ces mélanges singuliers.

Dans les trois autres cintres sont représentés les puissances qui s'étaient liguées contre la France : l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne, épouvantées des victoires de Louis et fuyant devant ses armes.

1. Description faite pour Louis XIV par Rainssan, conservateur des médailles, et reproduite par M. Vatout.

Grande galerie des Glaces (99).

Les tableaux dont nous venons de parler, et ceux qui se trouvent dans la magnifique galerie des Glaces, *n'ont pas eu peu de part*, dit Saint-Simon, *à irriter et à liguer toute l'Europe contre le roi*. En effet, dans toutes ces peintures, où le faste naturel à Le Brun s'accordait si bien avec le goût de Louis XIV, chaque nation vaincue pouvait trouver une insulte; chacune devait chercher l'occasion de s'en venger.

Voici les sujets des tableaux :

Premier tableau (au milieu de la voûte) : Le roi prend lui-même la conduite de ses États, 1661.

Deuxième tableau (au côté gauche du grand tableau, du côté des fenêtres) : Résolution prise de châtier les Hollandais, 1671.

Troisième tableau (au côté droit du grand tableau, au-dessus des fenêtres) : Le roi arme sur terre et sur mer, 1672.

Quatrième tableau (au côté gauche du grand tableau, au-dessus des miroirs) : Le roi donne ses ordres pour attaquer en même temps quatre des plus fortes places de la Hollande. — Ce tableau, moins allégorique que les autres, représente le roi tenant un conseil de guerre avec le duc d'Orléans, Condé et Turenne.

Cinquième tableau (occupant toute la voûte, comme celui qui est au milieu de la galerie) : Passage du Rhin, 1672. — Cette composition allégorique laisserait à peine deviner quel est le sujet, si l'on n'y découvrait le Rhin, qui, comme dans l'épître de Boileau, *appuyé sur son urne penchante*, se relève épouvanté de tant d'audace, et laisse d'effroi tomber un gouvernail.

Sixième tableau (au-dessus de l'arcade du salon de la

Guerre) : Ligue de l'Allemagne et de l'Espagne avec la Hollande, 1672. « Ces trois puissances sont représentées par trois femmes derrière lesquelles se tiennent trois Furies, avec des symboles qui les font reconnaître pour les passions qui ont présidé à leur union [1]. »

Septième tableau (à côté du grand tableau au-dessus des miroirs) : La Franche-Comté conquise pour la seconde fois. — Toujours des allégories, insaisissables pour qui n'en a pas l'explication : les villes de la Franche-Comté sont figurées par des femmes en pleurs, que Mars présente au roi. On lit dans la description de Rainssan la phrase suivante, qui montre avec quelle facilité l'esprit se pliait alors à ces personnifications mythologiques : « On voit ici le fleuve du Doubs, qui coule à Besançon, et qui arrose une bonne partie de la province : ce fleuve a la surprise et la frayeur peintes sur le visage. »

Huitième tableau (il occupe toute la voûte) : Prise de Gand, 1678.

Neuvième tableau (au fond de la galerie, sur la porte du salon de la Paix) : La Hollande accepte la paix imposée par la France, 1678.

Outre ces grands tableaux, dix-huit médaillons représentent quelques événements du règne.

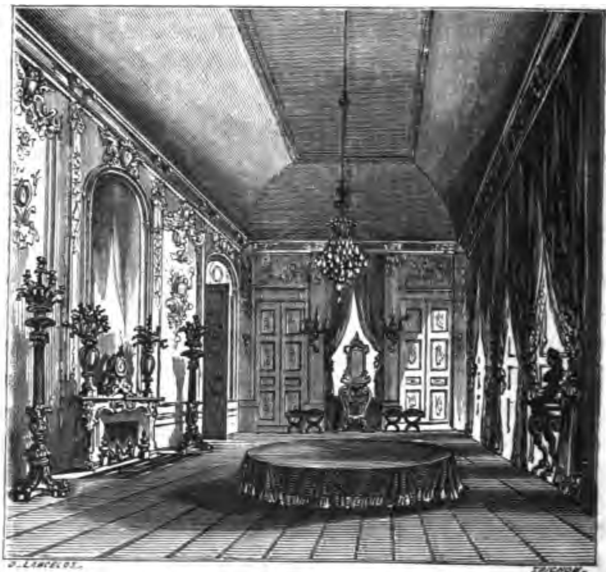
Les inscriptions de tous les tableaux qui décorent la grande galerie des Glaces sont attribuées à Racine et à Boileau : c'était à cette occupation et à quelques lectures qu'ils faisaient à Louis XIV que se bornèrent leurs fonctions d'*historiographes du roi.*

C'est dans cette galerie que Louis XIV donna ses plus belles fêtes et reçut quelques solennelles ambassades, entre autres la prétendue ambassade de Perse, dont nous avons parlé plus haut.

1. Description déjà citée.

Salle du Conseil (116).

C'est dans cette salle, appelée aussi le *cabinet du roi*, que Louis XIV travaillait avec ses ministres. Il y avait conseil tous les jours de la semaine, excepté le vendredi. C'est dans cette salle que se décidèrent tant et de si grandes affaires, que fut si souvent discutée la paix du monde ; c'est dans cette salle que Louis, présentant un jour son fils, le duc d'Anjou, aux courtisans assemblés, leur dit : « Messieurs, voilà le roi d'Espagne, » et, après quelques conseils adressés au jeune prince, ajouta ces mots célèbres : « Désormais il n'y a plus de Pyrénées. »



Salle du conseil.

Mais c'est dans cette salle aussi qu'en plein conseil Mme du Barry venait s'asseoir familièrement sur le bras du

fauteuil de Louis XV; ce fut là, le 23 juin 1789, dans l'embrasure de la première croisée, que M. de Brézé vint tout éperdu annoncer à Louis XVI la résistance des députés sommés de se séparer, et la foudroyante réponse de Mirabeau : « Nous sommes ici par la volonté du peuple, et nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes! »

Il n'y a dans cette salle aucun tableau. On y voit une pendule curieuse, faite en 1706 par Morand.

Les petits appartements (117 à 125).

Il faut s'adresser au gardien pour pénétrer, sous sa conduite, dans les petits appartements.

Cette réunion de pièces, qu'on appelait aussi les *cabinets* ou les *particuliers*, était le lieu de retraite de Louis XIV. Plus tard Louis XV y demeura. Cette chambre (117) avait été la salle de billard de Louis XIV : ce prince excellait à ce jeu ; ce fut là qu'ayant apprécié la force de Chamillart au jeu de billard, il s'accoutuma peu à peu à lui ; il finit, malheureusement pour la France, par récompenser ce rare talent en faisant ministre celui qui le possédait. On composa pour Chamillart cette épitaphe :

Ci-gît le fameux Chamillart,
De son roi le protonotaire;
Il fut un héros au billard,
Un zéro dans le ministère.

Louis XV mourut dans cette chambre, si souvent souillée par ses débauches effrénées.

Le gardien qui conduit les visiteurs leur montrera successivement toutes les curiosités de ces appartements, leur racontera tous les souvenirs qui s'y rattachent. Nous n'essayerons pas de lutter d'érudition avec lui, et, reprenant les visiteurs au moment où il les quitte, nous les conduirons dans la salle qui fait suite à la salle du Conseil.

La Chambre à coucher du roi (115).

C'était là que couchait Louis XIV, et que, pendant tant d'années, se renouvela la cérémonie du petit lever et du petit coucher, fastidieuse pour tout autre que lui. Fré-



Chambre à coucher du roi.

déric le Grand, roi de Prusse, se faisant énumérer un jour par un Français tous les détails de cette singulière étiquette, s'écriait en éclatant de rire : « Si j'étais roi de France, je nommerais un autre roi pour faire toutes ces choses-là à ma place. »

Il n'est peut-être pas inutile de donner une idée du petit lever, d'après un livre curieux du temps, qui règle gravement le cérémonial de cette importante affaire : ce livre est *l'État*

de la France, par M. Trabouillet, dédié à Sa Majesté (1712) :

« Avant que le roi se lève, le sieur Quentin, qui est le barbier, et qui a soin des perruques, se vient présenter devant Sa Majesté, tenant deux perruques ou plus de différente longueur. Le roi choisit celle qui lui plaît, suivant ce qu'il a résolu de faire la journée. »

Sont présents, pendant cet examen et choix de perruques, ceux qui ont les *grandes entrées*, les princes du sang, le grand chambellan, les premiers gentilshommes de la chambre, le grand maître et les maîtres de la garde-robe, les premiers valets de chambre, le premier médecin et le premier chirurgien, etc.

« Au moment que le roi sort du lit, il chausse ses mules, que lui présente le premier valet de chambre. Le grand chambellan met la robe de chambre à Sa Majesté, ou bien le premier gentilhomme de la chambre. Le roi, étant debout, prend de l'eau bénite, et vient à son fauteuil, placé au lieu où il doit s'habiller : et, sitôt que Sa Majesté est sortie du balustre, un des valets de chambre y entre, qui va prendre sur le fauteuil proche du lit le haut-de-chausse du roi et son épée. C'est là que commence le *petit lever*, ou qu'il commence à faire *petit jour* chez le roi....

« C'est alors que le garçon de la chambre fait entrer ceux qui en ont le droit par leurs charges, ou ceux qui ont un brevet d'entrée.... » (Suit une interminable énumération des seigneurs admis à cet honneur.)

« Cependant le roi s'habille, et commence par se chausser. D'abord un garçon de la garde-robe donne les chaussons et les jarretières au premier valet de garde-robe, qui présente premièrement à Sa Majesté les chaussons, l'un après l'autre, que le roi chausse lui-même. Ensuite, un valet de garde-robe lui présente son haut-de-chausse, où sont attachés ses bas de soie. Il lui présente aussi ses bas d'estame,

ses bas foulés ou d'autres bas de soie, suivant la saison. Un garçon de la garde-robe lui chausse ses souliers, dont ordinairement les boucles sont de diamants. Les deux pages de la chambre qui sont de jour ou de service relèvent les mules ou pantoufles du roi. Puis le premier valet de chambre, etc. »

Arrêtons-nous ici : le reste de la toilette royale ne tient pas moins de onze pages dans le précieux livre où sont consignées les règles de cette grave opération ; et notez que cela recommençait tous les jours, et que le *petit coucher* du soir n'était pas entouré de formalités moins majestueuses. Nous avons perdu l'intelligence de ces importantes cérémonies.

Et si je vous disais quel privilége conférait le *brevet d'affaires*, et à quelle cérémonie intime ce brevet fort recherché donnait droit d'assister?... Mais cela est trop délicat à expliquer. J'aime mieux renvoyer les curieux au Dictionnaire de l'Académie, au mot *Affaire.*

L'ameublement de la chambre du roi est en partie le même que celui qui existait du temps de Louis XIV. Le lit a été retrouvé dans le dépôt de la couronne : le couvre-pieds, vendu pendant la Révolution, après avoir traîné quelque temps, en deux morceaux, en Allemagne et en Italie, fut racheté par Louis-Philippe. La balustrade a été retrouvée au Garde-Meuble. « L'étiquette, dit M. Vatout, défendait de la franchir sans la permission du roi; on raconte qu'en 1714, le premier président de Novion s'étant permis de s'avancer près du lit de Louis XIV, qui était souffrant, le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre, le tira par sa robe, et lui dit : « Où allez-vous ? Sortez. *Des gens comme vous* n'entrent pas « dans la balustrade, si le roi ne les appelle pour leur par- « ler. »

Aux deux côtés du lit se trouvent deux tableaux : l'un, de Raphaël, *saint Jean dans l'île de Pathmos*, y était du temps de Louis XIV ; l'autre, *sainte Cécile*, du Dominiquin, a remplacé un tableau du même maître, actuellement au musée du

Louvre, représentant *David chantant les louanges de Dieu.* Le magnifique tableau de Paul Véronèse, *Jupiter foudroyant les Titans*, a été placé au plafond par l'ordre de Napoléon. Il avait été pris à Venise par l'armée française, pendant les guerres de la république.

Les *Quatre Évangélistes*, de Van Dyck, sont restés à la place où ils étaient au XVIIe siècle.

Le portrait de la reine Anne d'Autriche, par Van Dyck, y était déjà sous Louis XIV. Les autres y ont été placés à l'époque de la restauration du château, et représentent les membres de la famille royale au XVIIe siècle.

C'est dans cette chambre, dans ce lit, que mourut le grand roi.

Le cérémonial suivi en pareil cas était le suivant : Le roi mort, le premier gentilhomme se présentait à la croisée qui donne sur la cour de marbre, en criant trois fois : *Le roi est mort!* Puis, brisant sa canne et en prenant une autre, il reprenait : *Vive le roi!*

En même temps, on plaçait l'aiguille de l'horloge du palais sur l'heure à laquelle le monarque avait rendu le dernier soupir. Elle y restait immobile jusqu'à la mort de son successeur. Cet usage fut observé pour Louis XV; mais après lui, des six monarques qui ont régné sur la France, Louis XVI, Louis XVII, Napoléon, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe, un seul, Louis XVIII, est mort sur le trône : c'est pour lui que cette cérémonie fut accomplie pour la dernière fois, en 1824.

Œil-de-Bœuf (124).

Cette salle est ainsi appelée de la fenêtre ovale, ou *œil-de-bœuf*, pratiquée au plafond. C'était l'antichambre du roi; c'était là que les courtisans venaient attendre le lever du maître.

Louis XIV y fit placer le tableau de Mignard que l'on y voit encore; il reste comme l'une des plus curieuses preuves

de cette espèce d'idolâtrie dont on entourait le grand roi, et à laquelle il se prêtait complaisamment. La famille de Louis XIV y est représentée avec les emblèmes des divinités de l'Olympe. Voici les personnages de ce travestissement mythologique :

Louis XIV, *Jupiter;*

Anne d'Autriche, *Cybèle;*

La reine Marie-Thérèse, *Junon;*

Mademoiselle (Mlle de Montpensier), *Diane;*

Le duc d'Orléans, *Neptune;*

La duchesse d'Orléans (Henriette d'Angleterre), l'*Aurore.*



Salle de l'OEil-de-Bœuf.

Cet étrange tableau rend presque concevable l'assertion paradoxale de Saint-Simon : « Si le roi n'avait eu peur du diable, il se serait fait adorer. »

Mercier nous a laissé une piquante description de l'as-

pect de cette salle au XVIIIe siècle, dans son *Tableau de Paris* :

« Là vit un suisse carré et colossal : c'est un gros oiseau dans sa cage. Il boit, il mange, il dort dans cette antichambre, et n'en sort point; le reste du château lui est étranger. Un simple paravent sépare son lit et sa table des puissances de ce monde. Douze mots sonores ornent sa mémoire et composent son service : *Passez, messieurs, passez !* — *Messieurs, le roi !* — *Retirez-vous !* — *On n'entre pas, monseigneur !* Et Monseigneur file sans mot dire.

« Tout le monde le salue, personne ne le contredit; sa voix chasse dans la galerie des nuées de comtes, de marquis et de ducs, qui fuient devant sa parole. Il renvoie les princes et les princesses, et ne leur parle que par monosyllabes. Aucune dignité subalterne ne lui en impose ; il ouvre, pour le *maître*, la portière de glaces, et la referme; le reste de la terre est égal à ses yeux. Quand sa voix retentit, les pelotons épars des courtisans s'amoncellent ou se dissipent : tous fixent leurs regards sur cette large main qui tourne le bouton ; immobile ou en action, elle a un effet surprenant sur tous ceux qui la regardent. Ses étrennes montent à cinq cents louis d'or; car on n'oserait offrir à cette main un métal aussi vil que l'argent. »

La petite statue équestre de Louis XIV qui se trouve dans cette salle est le modèle de celle que l'on voit dans la cour du château.

La porte du fond conduit aux petits appartements de la reine Marie-Antoinette : on n'y pénètre que sous la conduite d'un gardien.

Salle des Gardes du corps (106).

Cette salle contient plusieurs toiles de Vandermeulen; sur la cheminée on remarque un tableau de Parrocel, représentant un combat où se distinguent des gardes du corps.

Salle des Valets de pied (127).

Cette salle était appelée aussi *Ancienne salle du grand couvert.* Louis XIV dînait presque toujours dans sa chambre, en présence de quelques courtisans. Mais le souper avait lieu dans la salle du *grand couvert.* Voici quel était le cérémonial observé pour le dîner ou le souper, quand le roi dînait dans cette salle :

L'huissier de salle allait à la salle des gardes du corps, frappait de sa baguette sur la porte de leur salle, et disait tout haut : *Messieurs, au couvert du roi!* Alors se mettait le couvert avec des cérémonies dont nous supprimerons le détail. Cela fait, le même huissier retournait à la salle des gardes, et s'écriait : *Messieurs, à la viande du roi!* puis se rendait à l'office, et apportait le dîner avec les formalités réglées par l'ordonnance du roi du 7 janvier 1681, dont voici la teneur.

« La viande de Sa Majesté sera portée en cet ordre : deux de ses gardes marcheront les premiers; ensuite l'huissier de salle, le maître d'hôtel avec son bâton, le gentilhomme servant panetier, le contrôleur général, le contrôleur clerc d'office et autres qui porteront la viande, l'écuyer de cuisine et le garde-vaisselle, et, derrière eux, deux autres gardes de Sa Majesté, qui ne laisseront approcher personne de la viande. Et les officiers ci-dessus nommés avec un gentilhomme servant seulement retourneront à la viande à tous les services. »

Le reste du repas est réglé aussi minutieusement que ce qui précède.

Voici ce qui se pratiquait, par exemple, quand le roi demandait à boire :

« Celui qui sert d'échanson, lorsque le roi a demandé à boire, aussitôt crie tout haut : *A boire pour le roi!* fait la révérence à Sa Majesté, vient au buffet prendre des mains du

chef d'échansonnerie-bouche la soucoupe d'or garnie du verre couvert et des deux carafes de cristal pleines de vin et d'eau, puis revient précédé du chef et suivi de l'aide du gobelet échansonnerie-bouche. Alors, étant tous trois arrivés à la table du roi, ils font la révérence devant Sa Majesté; le chef se range de côté, et le gentilhomme servant verse des carafes un peu de vin et d'eau dans l'*essai*, ou petite tasse de vermeil doré, que tient le chef du gobelet. Ensuite ce chef du gobelet reverse la moitié de ce qui lui a été versé dans l'autre *essai*, ou petit vase de vermeil qui lui est présenté par son aide. Pour lors ce même chef de gobelet fait l'essai, et le gentilhomme servant se tournant vers le roi le fait après.... »

Tristes précautions! Mais poursuivons.

« L'essai fait *à la vue du roi* de cette sorte, le gentilhomme servant fait encore la révérence devant Sa Majesté, lui découvre le verre, et lui présente en même temps la soucoupe où sont les carafes. Le roi se sert lui-même le vin et l'eau, puis ayant bu et remis le verre sur la soucoupe, le gentilhomme servant reprend la soucoupe avec ce qui est dessus, etc. » Le tout est reporté au buffet, avec les mêmes cérémonies et révérences que ci-dessus.

« Ailleurs qu'à l'armée, dit Saint-Simon, le roi n'a jamais mangé avec aucun homme, en quelque cas que ç'ait été, non pas même avec aucun prince du sang, qui n'y ont mangé qu'à des festins de leurs noces, quand le roi les a voulu faire. » Le roi y admettait quelquefois les princesses.

Cette salle contient divers tableaux de batailles et de siéges de villes par Vandermeulen et Parrocel.

Salon de la Paix (199).

Revenons sur nos pas, en traversant les trois salles précédentes, jusque dans la grande galerie des Glaces. A gauche, au fond de cette galerie, nous entrons dans le *Salon de*

la Paix, qui fait pendant au *Salon de la Guerre*, placé à l'autre extrémité de la galerie.

L'intention de Louis XIV était de faire contraster toutes les allégories pacifiques de cette salle avec celles qui ornent le salon de la Guerre. Mais, dans les tableaux qui décorent cette salle et qui sont l'œuvre de Le Brun, on retrouve le même orgueil insultant pour les étrangers, qui offensa si fort les rois de l'Europe. Un des tableaux, comme le dit la description quasi-officielle de Rainssan, représente *la Hollande à genoux, recevant sur son bouclier des flèches qu'un Amour lui apporte avec des branches d'olivier, symbole des provinces que le roi avait conquises sur elle et de la paix qu'il lui a donnée. Son lion, avec lequel deux enfants se jouent, paraît dépouillé de tout ce qu'il avait de farouche.* L'Espagne et l'Allemagne sont également figurées sur les cintres, recevant avec joie la paix que leur accorde Louis XIV.

Au plafond on voit la France portée sur un char et entourée de figures qui personnifient les divers avantages de la paix.

Cette salle servait de salle de jeu. Il s'y est perdu des sommes folles, et on y a même volé quelquefois. « Les confidences des Mémoires du chevalier de Grammont, dit M. Vatout, nous apprennent que la délicatesse et la probité ne présidaient pas toujours à ces amusements, où plusieurs seigneurs de la cour cherchaient, par une adresse équivoque, à refaire leur crédit aux dépens de leur honneur. Cette audace n'épargnait pas même le roi; car Seissac, qui faisait sa partie de brelan, ayant joué un coup suspect, le roi fit arrêter sans bruit *le garçon bleu qui tenait le panier des cartes*. Les cartes se trouvèrent pipées! Le cartier avoua que c'était Seissac qui les lui avait fait faire, sous la promesse d'une part dans les bénéfices. »

Sur la cheminée de cette pièce est un portrait de Louis XV, par Lemoine.

Chambre à coucher de la reine (101).

Trois reines, Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, Marie Leckzinska, femme de Louis XV, Marie-Antoinette, femme de Louis XVI, ont couché dans cette chambre. Le duchesse de Bourgogne y mourut.

Cette salle a été restaurée par Louis XV, à l'époque du mariage de son petit-fils avec Marie-Antoinette. Dans les encoignures du plafond on remarque les armes de France réunies aux armes d'Autriche ; les quatre figures des angles, *la Fidélité*, *l'Abondance*, *la Charité*, *la Prudence*, sont de Boucher.

Salon de la Reine (102).

Le *cercle de la reine* se tenait dans cette pièce.

Le plafond est de Michel Corneille ; il représente Mercure protégeant les sciences et les arts, et, dans les voussures, Sapho, Pénélope, Aspasie.

Les quatre portraits représentent Louis XIV, Philippe V, roi d'Espagne, et le duc de Berry, ses petits-fils ; la duchesse de Berry, si célèbre par ses débauches, digne fille du Régent.

Salon du Grand Couvert de la reine (103).

Les peintures des voûtes représentent des scènes du paganisme, et l'on a placé, assez peu convenablement, au plafond, entre ces figures païennes, un beau tableau de Paul Véronèse, enlevé à Venise par l'armée française pendant la Révolution, et qui représente saint Marc l'évangéliste, lequel se trouve ainsi en assez singulière compagnie.

Ce bizarre contre-sens ne doit pas être attribué à Louis-Philippe ; mais il semble que le roi qui a restauré Versailles ait pris à tâche de l'aggraver, en donnant pour compagnie nouvelle à l'évangéliste saint Marc les portraits de plusieurs

des maîtresses de Louis XIV, Mmes de Soubise, de La Vallière, de Montespan; on y a ajouté le portrait de Mme de Maintenon, qui y est moins déplacée.

Antichambre ou salle des Gardes de la reine (104).

Le plafond, qui représente Jupiter sur un char traîné par des aigles, est de Coypel.

Salle du Sacre (120).

C'était, sous l'ancienne monarchie, la grande salle des gardes. Sa désignation nouvelle lui vient du beau tableau du *Sacre de Napoléon*, un des chefs-d'œuvre de David. On y voit également la *Distribution des Aigles*, autre tableau du même peintre.

Enfin, une des œuvres les plus remarquables de Gros, la *Bataille d'Aboukir*, orne un des panneaux de ce salon. Murat en est le héros. M. Beugnot raconte dans ses *Mémoires* que Napoléon disait de ce tableau : « C'est un tableau de famille. » Ce mot piquant pourrait s'appliquer à bien d'autres tableaux d'histoire, destinés en apparence à la gloire de la nation.

Les dessus de porte sont l'œuvre de Gérard.

Salles des Campagnes de la République (121, 122, 123, 124).

On a réuni dans ces quatre salles les scènes principales de cette glorieuse époque, qui donna à la France les limites des Alpes et du Rhin, vit la Hollande conquise, et la ligue de l'Europe brisée par nos jeunes soldats. Ce sont les hauts faits de ces jeunes généraux, si héroïques et si purs, Marceau, Kléber, Desaix, au milieu desquels brille un enfant de Versailles, Lazare Hoche. Nous n'affirmerons pas que ces quatre pièces, assez petites, suffisent pour retracer cette épopée militaire. Dans ce musée de Versailles, d'autres

époques, moins éclatantes peut-être, ont été plus favorisées.

On remarquera dans ces salles plusieurs tableaux de MM. Boulanger et Lamy, pleins de mouvement et d'effet.

Salle de 1792 (135).

Cette pièce est l'ancienne salle des Cent-Suisses; mais sa destination actuelle fait oublier ce qu'elle fut autrefois. Cette salle, dont la conception fait honneur au roi Louis-Philippe, est consacrée à rappeler aux modernes générations l'immortel élan de nos pères en 1792.

Voilà le premier acte de cette longue croisade de la liberté, le départ des volontaires de 92, un des remarquables tableaux de M. Coignet. Voilà les portraits de ces soldats, alors si enthousiastes et si fiers, et dont les destinées devaient être si diverses.

C'est le *capitaine* Desaix, le *sous-lieutenant* Joubert, Marceau, simple *volontaire*, le *lieutenant-colonel* Kléber, le *capitaine* Hoche, généraux deux ans après, tués avant l'époque impériale.

Ce sont les *capitaines* Clausel, Gouvion-Saint-Cyr, Lefèvre, Mouton, Molitor, Moncey, Mortier, Macdonald, Brune; les *sous-lieutenants* Ney et Lannes; les *adjudants* Augereau et Bessières; le *sergent* Jean-de-Dieu Soult, le *grenadier* Maison; tous depuis maréchaux de France.

C'est le *lieutenant-colonel* Bonaparte, depuis empereur; le *lieutenant* Bernadotte, depuis roi de Suède; le *sous-lieutenant* Murat, depuis roi de Naples.

C'est le *capitaine du génie* Carnot, l'organisateur des armées de la République, le défenseur d'Anvers.

C'est le *matelot* Duperré, depuis amiral de France.

Celui qui a conçu l'idée de cette galerie y a marqué sa place : on y voit Louis-Philippe d'Orléans, lieutenant général, et, quarante ans plus tard, roi des Français. Au mo-

ment où il plaçait son portrait au milieu de ces hommes dont la destinée avait présenté des contrastes si imprévus et souvent si tragiques, pouvait-il prévoir que la Providence lui réservait aussi à lui-même un de ces changements soudains qui donnent à tous ces portraits un intérêt si pathétique et si puissant?

Salles des Gouaches (140).

Ces salles renferment un grand nombre de gouaches représentant des scènes de notre histoire militaire sous la République et sous l'Empire. Exécutées en partie par des hommes spéciaux, entre autres Bagetti, officier de l'armée d'Italie, elles offrent aux militaires un intérêt particulier.

Galerie des Batailles (127).

Cette splendide galerie a été ouverte par Louis-Philippe à la place d'une foule de petits appartements, parmi lesquels se trouvait celui qu'avait habité le comte d'Artois jusqu'à la Révolution. « Un ancien serviteur du château nous a montré, dit M. Vatout, quand on détruisait les anciennes distributions pour préparer la galerie nouvelle, la cheminée où en 1789, la veille du jour de son émigration, le comte d'Artois brûla tous ses papiers. »

La galerie actuelle a 120 mètres de longueur sur 13 de largeur : elle est recouverte en fer.

Les vastes tableaux qui la décorent représentent des événements éclatants de notre histoire, depuis Tolbiac jusqu'à Wagram. Ils sont au nombre de 33. Ces événements ne sont pas tous des faits d'armes : à côté des batailles glorieuses, on y remarque Charlemagne recevant à Paderborn la soumission du chef intrépide des Saxons, Witikind (par M. Scheffer), et le beau tableau de Gérard, l'entrée de Henri IV à Paris.

Salon de 1830 (159).

Cette salle, que, par une pensée assez remarquable, Louis-Philippe a formée des appartements occupés jadis par son grand-père, est consacrée au souvenir de juillet 1830, origine du pouvoir de la dynastie d'Orléans. On peut observer que les combats des trois journées n'y ont pas été représentés, et que de cette époque le roi Louis-Philippe n'a cru devoir rappeler que les scènes où il figure lui-même.

Galerie des Portraits de l'attique du midi (160).

On monte de la salle de 1830 au second étage, et on entre dans une galerie contenant les portraits des personnages célèbres de la fin du XVIIIe siècle. Cette collection, beaucoup plus remarquable que celle qui se trouve dans l'attique du nord, comprend une foule de portraits originaux, dont plusieurs sont dus au pinceau des peintres les plus renommés, David, Greuze, Gros, etc. On y remarquera les curieux portraits de quelques personnages qui ont joué un rôle dans la Révolution française, La Fayette, Camille Desmoulins, Charlotte Corday, Barrère[1], etc., à côté des portraits des princes et des rois. Cette collection, incomplète sans doute, mais qui témoigne d'un véritable libéralisme chez celui qui l'a réunie, semble un précieux commentaire de cette époque de notre histoire. Elle aurait ravi les regards de Lavater, qui y eût trouvé d'amples sujets d'études et d'observations physiognomoniques.

Salle des Résidences royales (161).

Cette salle est de construction récente. Elle renferme une série de douze tableaux, qui avaient été faits pour la manu-

1. Ceux des révolutionnaires qui figurent dans cette galerie ont presque tous eu des relations avec la famille d'Orléans. Barrère, par exemple, y figure deux fois.

facture des Gobelins : chacun d'eux représente une des résidences royales, pendant une des fêtes propres à chacun des douze mois de l'année : Ainsi : 1° JANVIER, *le Louvre* (l'opéra) : 2° FÉVRIER, *les Tuileries* (le bal), etc.

Le château de Versailles y figure pour le mois d'avril.

Outre ces douze tableaux, d'autres représentent le château de Randon, le Palais-Royal, etc., qui ne sont pas compris dans la série précédente.

Galeries de Portraits de l'Empire et de la Restauration (162 et 163).

Ces salles renferment les portraits des membres de la famille impériale et de la famille des Bourbons de 1804 à 1830, ainsi que ceux des personnages les plus célèbres de cette époque. C'est la continuation de la salle 160.

Un petit cabinet, que l'on visitera en passant, contient des esquisses de Gérard, et un tableau de M. Heim, représentant Charles X distribuant des récompenses aux artistes. Les figures de ce dernier tableau sont des portraits.

On descend ensuite l'escalier de stuc (*escalier de la Reine*), puis l'escalier de marbre : on se trouve alors au rez-de-chaussée.

Galeries de l'Empire (60 à 74).

On entre au rez-de-chaussée, par le vestibule Napoléon, dans les galeries consacrées aux exploits de nos armées de 1796 à 1810.

Les six premières salles contiennent les campagnes de 1796 à 1805, celles d'Italie et d'Égypte, et le commencement de la campagne de 1805.

C'est dans la salle 63 que se trouve le beau tableau de Gros, *la Bataille des Pyramides*. Il n'a été exécuté par le peintre qu'en 1810, douze ans après la bataille.

Les six salles suivantes, séparées des précédentes par un

vestibule décoré des statues de Napoléon et de sa famille, contiennent les tableaux dont les sujets se rapportent aux années 1805 à 1810.

Une dernière salle (74), la salle de *Marengo*, contient un tableau célèbre de David : le premier consul passant le mont Saint-Bernard. Bonaparte monte un cheval fougueux ; on a critiqué à ce sujet le peintre, et fait observer avec raison que cette allure si impétueuse sur des chemins glacés n'est ni vraisemblable, ni conforme à l'histoire. En effet, on sait que le premier consul gravit le Saint-Bernard monté sur un mulet que conduisait un guide du pays. Mais, outre les nécessités de l'art, ce qui doit justifier le peintre, c'est le désir du modèle, qui voulut être *représenté calme sur un cheval fougueux*. David a fait trois fois ce portrait : dans le premier, Bonaparte monte un cheval gris pommelé ; dans le second, le cheval est noir ; dans le troisième (c'est celui qui est à Versailles), le cheval est brun. On voit que le grand peintre ne se piquait pas de cette exactitude précise dans les petites choses, à laquelle on a souvent, de notre temps, accordé une importance exagérée.

On remarque aussi dans cette salle la bataille de Marengo de Carle Vernet. Le peintre a choisi le moment où la charge de cavalerie exécutée par Kellermann coupe en deux la longue ligne blanche des Autrichiens, et détermine le succès de la journée.

Galerie des Statues et des Bustes (75).

On voit dans cette galerie les statues des généraux célèbres, depuis le commencement de la Révolution jusqu'en 1814. Là se font remarquer surtout ceux qui sont morts sur le champ de bataille : Lannes, Marceau, Desaix, Hoche, dont la statue est un hommage de la ville de Versailles au roi Louis-Philippe. Des sarcophages, des emblèmes funéraires indiquent assez la pensée qui a dominé dans la composition de cette galerie.

Galerie des Tombeaux (152).

En sortant de la galerie précédente, on revient au vestibule d'où l'on descend par un escalier à une galerie souterraine; elle contient les statues couchées et les tombeaux de personnages célèbres de divers pays : on y voit les bustes de plusieurs grands maîtres de l'ordre de Malte.

Salles des Amiraux, des Connétables et des Maréchaux (de 4[illegible] à 4[illegible]).

Nous rentrons dans la partie centrale du palais.

Au bas de l'escalier de marbre, après avoir traversé les vestibules où se trouvent les statues de Descartes, du Poussin, de Corneille et de Voltaire, on pénètre dans les salles où ont été réunis les portraits des amiraux de France, depuis 1270 jusqu'à nos jours. Cette collection appartenait au duc de Penthièvre, dont le père, le comte de Toulouse, avait été amiral de France.

Cette charge fut souvent confiée à des princes, dont quelques-uns virent à peine la mer. M. Vatout, dans ses *Galeries de Versailles*, cite à ce propos un document véritablement curieux : Louis XIV en 1669 conféra la charge d'amiral de France à Louis de Bourbon, comte de Vermandois, alors *âgé de deux ans*. Voici le commencement des lettres de provision : « La naissance que notre très-cher et bien-aimé fils naturel Louis, comte de Vermandois [1], a prise de nous, *et les espérances que nous concevons de sa vertu par la bonne éducation que nous lui donnerons*, nous conviant de l'établir dans quelque charge en laquelle il puisse s'acquitter des obligations de sa naissance *et donner des marques de la vertu que nous commençons à lui inspirer*, et de sa fidélité, zèle, affection au bien de notre service, nous

1. C'était un des enfants de Mlle de La Vallière et de Louis XIV.

avons estimé que ***nous ne pouvions mettre en de meilleures mains*** l'état d'amiral de France, etc. »

Cet amiral de deux ans mourut quatorze ans plus tard. Il n'est pas absolument prouvé qu'on ne pût mettre cette charge en de meilleures mains, quand ce n'eût été qu'entre celles de Duquesne. Mais, quand le vainqueur de Ruyter, l'homme de mer intrépide qui avait fait respecter le pavillon de la France, se présenta devant Louis XIV, après la victoire de Messine : « Je voudrais, monsieur, lui dit le roi, que vous ne m'empêchassiez pas de récompenser les services que vous m'avez rendus comme ils le méritent; mais vous êtes protestant, et vous savez mes intentions là-dessus. » Non-seulement Duquesne ne fut pas amiral, mais, quand il mourut, le cadavre de ce grand homme fut privé des honneurs de la sépulture.

Les deux derniers grands-amiraux ont été Murat, sous l'Empire, et le duc d'Angoulême, sous la Restauration.

Salles des Connétables (42).

Il y a eu, sous l'ancienne monarchie, trente-neuf connétables, depuis le XIe siècle jusqu'au XVIIe; le dernier fut Lesdiguières, sous Louis XIII. Louis XIV ne rétablit pas la connétablie, quoiqu'on eût fait espérer à Turenne qu'elle serait rétablie en sa faveur.

Parmi ces personnages, on remarque Duguesclin, qui se défendit d'accepter l'épée de connétable, dit Froissard, alléguant qu'*il était venu de trop pauvre noblesse*, et qui, pourtant, donna à cette dignité suprême un nouvel éclat; Olivier de Clisson, *le boucher des Anglais;* Anne de Montmorency, si terrible aux huguenots, tué à la bataille de Saint-Denis.

Napoléon fit revivre cette dignité pour un de ses frères, Louis, depuis roi de Hollande.

Salles des Maréchaux (48 à 49).

Il y a eu jusqu'ici plus de trois cents maréchaux de France. Treize salles leur sont consacrées : elles sont séparées par la galerie de Louis XIII. Il n'a pas été possible, comme on le pense bien, de se procurer les portraits de tous ces maréchaux. Des écussons portant le nom et les titres des absents complètent ce long catalogue du maréchalat. Le premier maréchal date du XIIe siècle.

Parmi tous ces noms, dont plusieurs sont devenus ou demeurés obscurs, les illustrations abondent. Ce sont les rudes compagnons des rois de France aux époques féodales; ce sont, sous Louis XIV, Catinat, Villars, Turenne! A la mort de ce dernier, on nomma huit maréchaux pour le remplacer : *la monnaie de M. de Turenne!* A côté de ces grands noms, d'autres illustrations d'un genre tout différent rappellent, ou de tragiques souvenirs, comme Vitry, capitaine des gardes, nommé maréchal pour avoir tué Concini; ou la faveur des cours, comme ce Concini lui-même, maréchal d'Ancre, comme Villeroy, si bafoué par ses contemporains, si malheureux à la guerre, que, quand il fut fait prisonnier à Crémone, une fois la ville reprise, chacun chanta dans son armée le couplet suivant :

Palsembleu ! la nouvelle est bonne :
Notre bonheur est sans égal ;
Nous avons reconquis Crémone,
Et perdu notre général !

Au siècle suivant, mêmes contrastes. A côté du maréchal de Saxe, le glorieux vainqueur de Fontenoy, figure Soubise, le vaincu de Rosbach, favori de Mme de Pompadour et de Louis XV, malheureux en ménage comme à la guerre, double infortune à laquelle le spirituel et égoïste monarque faisait allusion en apprenant qu'il avait été *battu* à Rosbach :

« Ce pauvre Soubise! allons! il ne lui manque plus que d'être *content.* »

Voici maintenant les maréchaux de notre siècle, ceux de l'Empire, presque tous sortis des rangs du peuple; ceux de la Restauration, noms plus illustres, pour la plupart, par leurs ancêtres que par leurs victoires, et parmi lesquels figure un étranger, le prince de Hohenlohe.

Salle des Rois de France (29).

Cette salle contient la collection des portraits des rois de France. On passe de là dans la salle des Résidences royales.

Salle des Résidences royales (30 à 32).

Ce sont des vues curieuses des anciens châteaux royaux. Le visiteur de Versailles pourra comparer les anciennes vues de ce château avec sa physionomie nouvelle; et le Parisien, en voyant, dans des tableaux du XVI[e] et du XVII[e] siècle, le palais de la Cité, la tour de Nesle, le vieux Louvre et le *Pont-Neuf*, qui alors méritait son nom, aura peine à y reconnaître ce Paris que chaque siècle vient transformer et rajeunir.

Vestibule de Louis XIII (28).

On rentre, des salles précédentes, dans la salle des Rois de France (29), et, en traversant le vestibule de Louis XIII, donnant sur la cour de marbre, on entre dans les salles des Tableaux-Plans.

Salles des Tableaux-Plans (24 à 27).

Ces salles contiennent des tableaux qui complètent cette grande histoire militaire de notre pays : ce sont les plans d'un grand nombre de combats, depuis le *Pas de Suze* et la *prise de La Rochelle* par Louis XIII, jusqu'au *siége d'Anvers* et au *passage des Portes de Fer*, sous Louis-Philippe.

Galerie de Louis XIII (50).

On revient de là, en traversant le vestibule (28), dans la galerie de Louis XIII. Cette galerie est ornée des statues de ce prince et de la reine sa femme, Anne d'Autriche; de plusieurs tableaux représentant des événements du XVIIe siècle, etc. On passe de là dans les six dernières *salles des Maréchaux*.

Salles des Maréchaux (*suite :* de 51 à 56).

Ces six salles sont la continuation des sept salles des Maréchaux que nous avons visitées précédemment. Elles contiennent les portraits des maréchaux depuis le maréchal de La Ferté (1651) jusqu'à nos jours.

Salles des Guerriers célèbres (57 et 58).

Ces salles, les dernières qu'il nous reste à visiter, contiennent les portraits de ceux qui se sont illustrés par leurs faits d'armes, sans avoir été revêtus des dignités de connétable ou de maréchal : Dunois, Bayard, le duc de Guise y figurent à côté de Hoche, de Marceau, de Joubert, d'Eugène Beauharnais. On peut remarquer que la plupart de ces guerriers célèbres ont déjà été représentés dans d'autres salles, et que ces classifications sont assez peu rigoureuses; mais ces nobles figures sont du nombre de celles qu'on ne se plaint pas de revoir plusieurs fois.

IV.

LE PARC ET LES GRANDES EAUX.



Le jeu des grandes eaux de Versailles est un magnifique spectacle dont les étrangers sont empressés de jouir et dont les Parisiens eux-mêmes, si faciles à blaser sur toutes choses, ne se lassent jamais.

Huit ou dix fois par été, l'annonce de ces eaux merveilleuses met en mouvement cinquante ou soixante mille curieux. Ces jours-là, les gares des chemins de fer du boulevard Montparnasse et de la rue Saint-Lazare sont littéralement envahies. « Le cheval de feu hennit de toutes ses forces, jetant l'eau et la flamme par ses narines entr'ouvertes ; la raie de fer s'étend brûlante des rues de Paris aux jardins de Louis XIV. »

Parmi les visiteurs attirés à ces fêtes, il en est qui veulent voir tout en un jour. Ceux-là sont du nombre des voyageurs *curieux* dont parle Sterne; ils parcourent au pas de course les salles et les galeries du château, le parc, l'orangerie, le Grand et le Petit-Trianon ; ils passent en revue tous les bassins et toutes les statues.

C'est là un véritable travail d'Hercule, et nous n'enga-

geons personne à l'entreprendre. Chacun consultera se forces.

On n'a pas trop cependant de la journée entière pour ad mirer les bosquets, les grottes humides, les bassins de mar bre, les jets d'eau fantastiques, les cascades, les gerbe étincelantes, et ce monde de Nymphes, de Satyres, de Tri-



Le château de Versailles du côté du parc.

tons et de dieux de la mythologie créé par Girardon, le premier de tous ces grands artistes, et ses dignes émules, les Coysevox, les Coustou et les Puget; monde charmant que chantait La Fontaine :

C'est pour nous divertir que les Nymphes sont faites,
C'est pour nous, dans ce bois, que de savantes mains
Ont mêlé les dieux grecs et les césars romains.

Avant de commencer notre promenade, nous prévenons les étrangers et les voyageurs à qui nous servons de guide

ue nous nous sommes attaché à leur tracer un itinéraire si air et si facile, qu'ils n'auront absolument qu'à nous suivre as à pas. Ils n'auront besoin du secours de personne pour orienter à travers les jardins et pour en voir toutes les mer-eilles. Nous avons combiné cet itinéraire, ce dont se préoc-ipent ordinairement beaucoup trop peu les Guides des oyageurs, de façon à visiter les bassins dans l'ordre où uent successivement les eaux. C'est sur les lieux mêmes, onsciencieusement étudiés, que nous avons tracé la route u'il importe de parcourir; et, quand on l'aura suivie avec ous, on pourra nous rendre le témoignage que nous avons vité aux visiteurs des incertitudes et des fatigues inutiles. laintenant nous pouvons partir.

Dirigeons-nous, sans perdre de temps, par le véstibule e la chapelle, vers le perron de la terrasse, au pied même e la façade du château, et, chemin faisant, disons deux iots sur l'origine des eaux de Versailles.

Provenance des eaux de Versailles.

La machine de Marly, commencée en 1675, par les ordres e Colbert, pour amener les eaux en abondance à Versailles, 'a pas rempli le but que s'était proposé le célèbre ministre ; , malgré l'opinion généralement admise, elle n'a jamais limenté les eaux jaillissantes du parc.

Les eaux de Versailles viennent de nombreux étangs dont s principaux sont ceux de Trappes, Saclay, Bois-d'Arcy, aint-Hubert, Perray, etc. Elles se rendent dans les bas-ins de la butte de Montbauron, et de là dans le réservoir u château d'eau, par d'innombrables rigoles qui ramas-ent les eaux de pluies et de neiges fondues, pendant l'es-ace de plusieurs lieues de circuit; c'est ce qu'on appelle domaine des étangs et rigoles.

Les eaux hautes, qui sont celles de Trappes, viennent de

trois lieues, par une route pavée, sans tuyaux ni rigoles. Les eaux basses, c'est-à-dire d'un niveau de onze pieds plus bas que les autres, viennent de la plaine de Saclay.

Parterre d'eau. — Fontaines du Point-du-Jour et de Diane.

Nous sommes, disons-nous, au perron de la grande terrasse, au pied du château. Quatre statues, d'après l'antique, fondues par les frères Keller, sont adossées aux bâtiments du milieu : *Silène*, *Antinoüs*, *Apollon Pythien* et *Bacchus*.

Aux angles, deux vases en marbre blanc, d'une rare beauté, ornés de bas-reliefs représentant, celui du nord, la victoire des impériaux sur les Turcs à l'aide des secours de Louis XIV, et la réparation offerte par l'Espagne à la France, à l'occasion de l'insulte faite à Londres à l'ambassadeur francais, par Coysevox; celui du sud, sculpté par Tuby, les conquêtes du même monarque en Flandre.

A nos pieds s'étendent les deux grandes feuilles du *Parterre d'eau.*

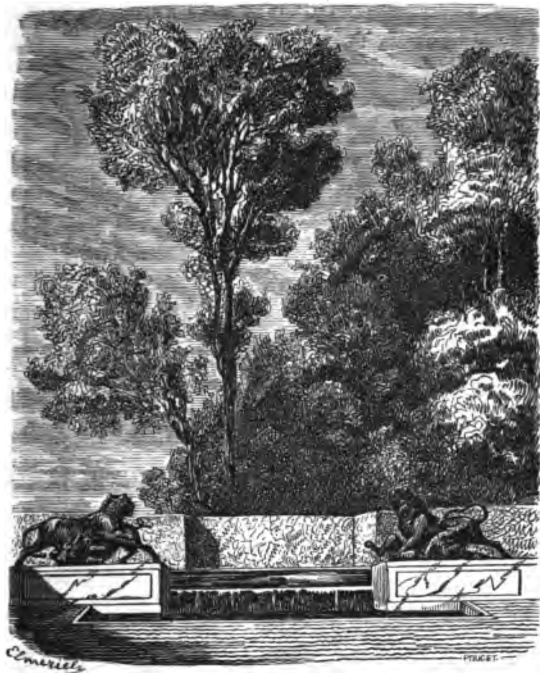
Ces deux bassins, contournés aux quatre angles, sont bordés par des tablettes de marbre blanc sur lesquelles reposent vingt-quatre groupes en bronze, fondus par les Keller et par Aubry et Roger.

Au bassin du nord, en descendant de la terrasse, la *Garonne* et la *Dordogne*, modelées par Coysevox; à l'autre bout, la *Seine*, par Regnaudin, et la *Marne*, par Magnier.

Au bassin du midi, le *Rhône* par Tuby et la *Saône* par l'Espignola; à l'autre bout, la *Loire* et le *Loiret* par Le Hongre.

Sur les longs côtés sont huit Nymphes ou Naïades groupées avec des *Amours* ou des *Zéphyrs*, huit groupes de trois enfants, les uns montés sur des dauphins, d'autres jouant avec des oiseaux et tenant des couronnes de fleurs, des roseaux, des coquilles.

Du milieu de chaque bassin s'élance une gerbe d'environ 10 mètres, qu'entourent seize jets inclinés formant la corbeille.



Fontaine de Diane.

En face des deux terrasses latérales, on remarque, dans des cabinets de verdure, deux buffets d'eau avec gerbes d'environ 8 mètres, dont l'eau retombe en nappe dans de petits bassins inférieurs.

Le buffet du côté de l'*Orangerie* est appelé *Fontaine du Point-du-Jour*, du nom d'une statue qui l'avoisine ; et celui du côté de la chapelle, *Fontaine de Diane*, à cause de la statue qui est placée à côté. Des deux côtés de la fon-

taine *du Point-du-Jour* sont deux statues, l'une de l'*Eau*, œuvre charmante de Legros (dessin de Le Brun); l'autre du *Printemps*, par Magnier (dessin de Le Brun). Des deux côtés de la fontaine de *Diane*, deux autres statues représentant le *Midi* sous la figure de *Vénus*, par Marsy, et le *Soir*, sous la figure de *Diane*, par Desjardins.

Sur l'appui de la bordure supérieure de chacun d'eux sont des groupes d'animaux d'une superbe tournure : les uns lancent de l'eau dans le bassin supérieur, les autres dans le second. Ils représentent : un tigre terrassant un ours; un limier abattant un cerf, modelés par Houzeau; un lion terrassant un loup, par Vanclève; un lion combattant un sanglier, par Raon.

Du buffet de Diane, nous nous rendons par une allée en pente, bordée d'ifs, à la grille du bosquet d'Apollon, ouverte au public les jours des grandes eaux.

Bosquet des Bains d'Apollon.

Ce bosquet, adossé au bassin de la fontaine de Diane, fut composé en 1778 par Robert, qui était alors très à la mode comme dessinateur de jardins irréguliers. Il renferme un immense rocher dans lequel on a pratiqué une grotte décorée du célèbre groupe d'*Apollon et des Nymphes*, dû au ciseau de Girardon et de Renaudin.

A droite et à gauche, et à quelque distance de ce groupe principal, sont : les deux coursiers d'*Apollon* abreuvés par des *Tritons*, de Guérin; et les *Tritons* tenant deux coursiers dont l'un mord la croupe de l'autre qui se cabre, par Marsy.

Ces beaux groupes furent d'abord placés dans la fameuse grotte de *Thétis*, bâtie en 1662 par Pierre de Francine, auprès du château, à la place où se trouve aujourd'hui le vestibule de la chapelle.

Louis XIV faisait commencer à cette époque les construc-

tions et les embellissements qui firent plus tard de Versailles l'un des plus beaux palais de l'univers.

« Versailles devint une des plus étonnantes merveilles du monde entier. La Fontaine assistait en quelque sorte à cette création qui n'était pas encore complète ; mais il prévoyait ce qu'elle deviendrait un jour, et, sensible à tous les charmes des beaux-arts, il ne put résister au plaisir de célébrer ce chef-d'œuvre de grandeur et de gloire. Il a donc cherché, par des épisodes, à rattacher la description de Versailles au récit des aventures de *Psyché*[1]. »

La merveille la plus étonnante, et que La Fontaine s'est plu davantage à peindre poétiquement, c'était la grotte ou le palais de *Thétis*, dans laquelle on voyait un torrent se précipiter à grand bruit entre les rochers d'une montagne artificielle. Un groupe d'*Apollon* assis et au bain, environné de six Nymphes empressées à le servir, et des chevaux de son char abreuvés par des Tritons, ornait l'intérieur de cette grotte.

Le dieu se reposant sous ces voûtes humides
Est assis au milieu d'un chœur de Néréides :
Toutes sont des Vénus, de qui l'air gracieux
N'entre point dans son cœur et s'arrête à ses yeux.
Mais qui pourra dépeindre en langue du Parnasse
La majesté du dieu, son port si plein de grâce,
Cet air que l'on n'a point chez nous autres mortels,
Et pour qui l'âge d'or inventa des autels?

Le groupe d'*Apollon* est le plus parfait ensemble de sculpture qui existe à Versailles.

Du bosquet d'Apollon au bassin de Latone.

Sortons maintenant du bosquet d'Apollon par la grille qui s'ouvre à l'extrémité opposée, et dirigeons-nous vers le bassin de *Latone*, en remontant la rampe qui s'élève à sa

1. Walckenaër, *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine.*
2. La Fontaine, *Psyché.*

gauche. Nous remarquons, chemin faisant, les statues de :

Ganymède et *Jupiter* en aigle (d'après l'antique), par Laviron ;

Uranie, Muse de l'astronomie (d'après l'antique), par Frémery ;

L'empereur *Commode* sous la figure d'*Hercule* (d'après l'antique), par Nicolas Coustou ;

L'impératrice *Faustine* sous la figure de *Cérès* (d'après l'antique), par Renaudin ;

Bacchus (d'après l'antique), par Granier.

Puis nous descendons le grand escalier du milieu. Aux angles sont deux beaux vases, par Dugoulon et Drouilly. Quatre autres vases placés sur le second perron formant terrasse ont été faits à Rome, d'après l'antique, par Grimaud et d'autres élèves.

A droite et à gauche du bassin se trouvent huit autres vases, dont trois représentent le sacrifice d'*Iphigénie;* trois autres, une fête de *Bacchus*, œuvre de Cornu, d'après les vases antiques qui sont à Rome à la villa Borghèse et à celle des Médicis. Les deux derniers vases, de Hardy et de Prou, représentent : le premier, un jeune *Mars* sur un char tiré par des loups et précédé des génies de la guerre ; le second, *Mars* assis sur des trophées et couronné par les mêmes génies. Mais nous voilà devant le bassin de Latone.

Bassin de Latone.

Le bassin de Latone est au milieu du parterre. Sur le plus élevé des gradins de marbre rouge, étagés en pyramide, a été placé le groupe de *Marsy : Latone*, avec ses deux enfants, *Apollon* et *Diane*, qui demande vengeance à *Jupiter* contre les insultes des paysans de la *Lydie*. Çà et là, au pourtour et sur les gradins, cent soixante-quatorze grenouilles, lézards, tortues, paysans et paysannes, dont la métamorphose commence, lancent contre la déesse des jets

d'eau qui croisent dans tous les sens leurs gerbes brillantes en courbes gracieuses.

Ovide a métamorphosé ces insulteurs en grenouilles, mais il avait oublié de changer leurs imprécations en ces jets d'eau, symbole mythologique expliqué d'une manière brillante et paradoxale par M. Michelet :

« Ces eaux, qui montent et descendent avec tant de grâce et de majesté, expriment la vaste circulation sociale qui eut lieu alors pour la première fois, la puissance et la richesse montant du peuple au roi pour retomber du roi au peuple, en gloire, en bon ordre, en harmonie. La charmante Latone, en laquelle est l'unité du jardin, fait taire de quelques gouttes d'eau les insolentes clameurs du groupe qui l'assiége; d'hommes, ils deviennent grenouilles croassantes : c'est la royauté triomphant de la Fronde. »

N'oublions pas les deux petits bassins, dits des *Lézards*, avec des gerbes de dix mètres environ, placés plus bas, dans le parterre, et faisant suite aux métamorphoses des paysans de la Lydie.

Du bassin de Latone au bosquet de la Cascade.

Maintenant il faut remonter l'escalier à droite et reprendre la grande rampe qui correspond à celle que nous suivions tout à l'heure. Ici encore nous trouvons en descendant une rangée de statues intéressantes. Ce sont :

Le Point du Jour ayant un coq à ses pieds, par Marsy (dessin de Le Brun);

Le Poëme lyrique, par Tuby (dessin de Le Brun);

Le Feu, par Dozier (dessin de Le Brun);

Tiridate, roi des Parthes (d'après l'antique), par André;

Vénus Callipyge (d'après l'antique), par Clairion;

Silène portant le petit Bacchus (d'après l'antique), par Mazière;

Antinoüs (d'après l'antique), par Legros;

Mercure (d'après l'antique), par Mélo;
Uranie (d'après l'antique), par Carlier;
Apollon Pythien (d'après l'antique), par Mazeline.

Au bas de la rampe, nous tournons dans la première allée à gauche pour gagner l'entrée du bosquet de la *Cascade*, dit *Salle de Bal.*

Bosquet de la Cascade, dit Salle de Bal.

Ce bosquet fut construit par Le Nôtre, à son retour d'Italie. Sa forme est circulaire. La cascade, composée de gradins en rocailles et en coquillages, est enrichie de vases et de torchères en métal bronzé, ornés de têtes de Bacchantes, de mufles de lions et de festons, par Houzeau, Masson et Le Hongre. Les nappes d'eau qui tombent d'un gradin sur un autre forment un charmant coup d'œil. Les Guides des voyageurs oublient généralement de mentionner au-dessus de l'amphithéâtre de verdure, et en face de la cascade, un groupe charmant de sculpture dont l'auteur nous est inconnu : c'est un *Amour* terrassant un *Satyre*. Nous recommandons ce petit chef-d'œuvre à l'attention des connaisseurs.

On a appelé ce bosquet *Salle de Bal*, parce qu'il a servi à cet usage dans plusieurs grandes fêtes. Un tableau du temps représente Mme de Maintenon y conduisant Mlle de Blois, fille du roi et de Mme de Montespan, depuis femme du duc d'Orléans, régent.

Du bosquet de la Cascade au bosquet de la Colonnade.

Nous reprenons le chemin qui nous a conduits à la Salle de Bal; nous apercevons en face de nous le petit bassin de *Bacchus*, auquel nous donnons un regard : le dieu est à demi couché, entouré de quatre petits Satyres et de grappes de raisin. C'est une des œuvres les plus gracieuses de Marsy.

Nous gagnons de là le *Tapis vert*, que nous apercevions tout à l'heure du pied du bassin de *Latone*. C'est une immense nappe de gazon où l'on ne manque jamais de rencontrer des parieurs qui essayent, un bandeau sur les yeux, d'arriver jusqu'au bout sans avoir dévié et quitté l'herbe pour le sable. Rien n'est beau, par une douce soirée d'été, comme ce rendez-vous d'une société élégante qui a déserté le Paris du dimanche pour venir respirer à Versailles la fraîcheur des eaux et des bois.

Nous sommes au centre de la demi-lune, en face du canal qui s'étend avec majesté devant nous ; nous descendons le Tapis vert au milieu d'une double haie de statues dont voici les noms :

Côté gauche (midi) : *Castor et Pollux* sacrifiant à la Terre, par Coysevox ;

Arria et Pétus (d'après l'antique), par L'Espignola.

La Fidélité (avec un cœur et un chien), par Lefèvre (d'après un dessin de Mignard);

Vénus sortant du bain, par Legros ;

Un Faune chasseur, par Flamen;

Didon sur son bûcher, par Pouletier;

Une Amazone (d'après l'antique), par Raon;

Achille sous l'habit de *Pyrrha*, par Vigier.

Côté droit (nord) : *Laocoon et ses fils* (d'après l'antique);

La Fourberie, avec un masque et un renard (dessin de Mignard), par Lecomte;

Une *Junon*, en marbre de Paros (antique);

L'empereur *Commode* en *Hercule*, tenant un enfant, par Jouvenet;

Vénus de Médicis (antique), par Frémery;

Cyparisse caressant son cerf, par Flamen;

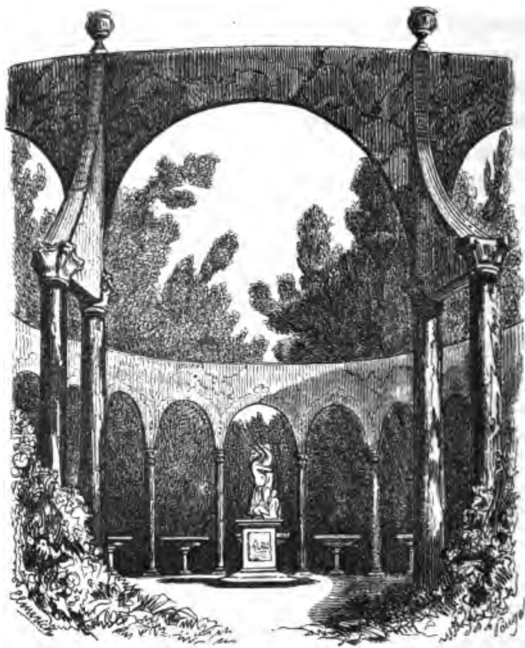
Artémise, par Lefèvre et Desjardins.

A peu près aux deux tiers du Tapis vert, à gauche,

nous apercevons le bosquet de la *Colonnade*, où nous entrons.

Bosquet de la Colonnade.

Tout autour de ce bosquet règne un péristyle en marbre de forme circulaire, composé de trente-deux colonnes, savoir : huit en marbre brèche violet, douze en marbre de



Bosquet de la Colonnade.

Languedoc, et douze en marbre blanc turquin, toutes avec des chapiteaux en marbre blanc. Ces colonnes communiquent entre elles par des arcades cintrées, ornées à leurs clefs de masques de Nymphes, de Naïades ou de Sylvains,

et sur les impostes de bas-reliefs par Mazière, Granier, Le Hongre, Lecomte et Coysevox. Sous les arcades sont vingt-huit cuvettes en marbre blanc, de chacune desquelles s'élève un jet d'eau de cinq mètres qui retombe en cascade dans le chenal inférieur.

Toute cette architecture de Jules Hardouin Mansard a été exécutée par Lapierre.



Enlèvement de Proserpine par Pluton.

Dans l'arène qui forme le centre de cette salle de verdure est un groupe en marbre blanc, ouvrage de Girardon; il représente l'enlèvement de *Proserpine* par *Pluton*, et sur

le piédestal, en bas-relief, les diverses scènes de cet enlèvement, d'après la description d'Ovide.

Après avoir fait le tour de la colonnade, nous reprenons le Tapis vert, et nous descendons jusqu'au bassin d'Apollon.

Bassin d'Apollon et Canal.

Au bout de la grande allée du Tapis vert, et dans l'axe du palais, se trouve le bassin d'*Apollon*, dont l'emplacement a été tracé par Le Nôtre.

Ce bassin, le plus grand du parc après celui de *Neptune*, et qui faisait, dit-on, les délices de Louis XIV, forme un carré long, dont les côtés sont arrondis au milieu.

Au centre est *Apollon* sur son char traîné par quatre chevaux et entouré de quatre Tritons et de quatre dauphins. Ce groupe et ses accompagnements ont été exécutés par Baptiste Tuby sur les dessins de Le Brun; on l'a surnommé le Char embourbé; mais il faut voir comment il se venge, les jours de grandes eaux, de cette qualification moqueuse : il lance vers le ciel trois puissants jets d'eau, l'un de dix-huit mètres environ, les deux autres de quinze mètres; à demi voilé sous ces brillantes vapeurs, le dieu du jour apparaît comme une image du soleil qui, d'en haut, l'inonde de ses rayons.

A la suite de ce beau bassin est le grand canal, qui a soixante-deux mètres environ de large et quinze cent cinquante-huit mètres de long. Sous Louis XIV, cette majestueuse pièce d'eau était couverte de bâtiments de toutes formes, et principalement de gondoles vénitiennes; elles étaient conduites par trois ou quatre cents rameurs et matelots pour lesquels on avait bâti un village dans le bois prochain, qui a conservé le nom de *bois des Matelots*. Les fêtes finissaient toujours par quelque feu d'artifice sur ce canal, et, en 1680, et surtout en 1770, pour le mariage du dauphin, on y avait

établi un soleil de feu qui éclairait tout l'horizon, et deux cents chaloupes couvertes de verres de couleur.

Du bassin d'Apollon au bosquet des Dômes.

Remontons maintenant le Tapis vert, après avoir examiné les deux groupes d'*Ino et Mélicerte*, à droite, et d'*Aristée liant Protée*, à gauche, en regard du bassin, le premier par Granier, l'autre par Slootz père.

Nous tournons alors à gauche, et nous entrons dans le bosquet des *Dômes*, qui fait face à celui de la *Colonnade*.

Bosquet des Dômes.

Ce bosquet renfermait autrefois deux petits pavillons en marbre blanc, couverts chacun d'un dôme enrichi d'ornements de métal doré. Ces pavillons ont été détruits à cause de leur état de vétusté.

Au milieu est un bassin hexagone environné d'une balustrade en marbre blanc, ainsi qu'une terrasse également entourée d'une seconde balustrade.

Sur la première de ces balustrades règne un petit canal interrompu par dix-huit petits bassins en coquille, d'où sortent des bouillons d'eau formant nappe. Sur le socle et les pilastres de l'autre on admire une suite de bas-reliefs représentant des trophées d'armes des différentes nations de l'Europe, par Girardon, Guérin et Mazeline.

Au centre du bassin est une cuvette en marbre blanc, de laquelle jaillissent un gros bouillon et un grand jet qui s'élève à vingt-quatre mètres.

Ce bassin est dans un état regrettable de délabrement. Nous ne l'avons mentionné que pour être complet, et à cause des bas-reliefs de Girardon.

Bassin d'Encelade.

Nous sortons par la porte opposée, nous suivons une petite allée entre deux charmilles qui se présente devant



Bassin d'Encelade.

nous. Arrivés au bout, nous tournons à gauche et nous parvenons à l'admirable bassin d'*Encelade*, dont nous apercevons de loin la tête et le bras gigantesques, au milieu des fragments de rochers. Il est à demi enseveli sous les débris de l'Etna. Le jet d'eau qui sort de la bouche du Titan a vingt-trois mètres. C'est un des plus élevés de tous ceux du jardin.

Bassin de Flore.

Nous revenons sur nos pas en reprenant la même allée, nous tournons à gauche et nous nous arrêtons un instant devant le petit bassin de *Flore*, par Tuby. Flore, à demi couchée, est entourée d'enfants tenant des guirlandes de fleurs. Le groupe est ingénieusement dessiné, et les enfants ont un abandon plein de grâce.

La seconde allée à gauche, à partir de celle que nous venons de quitter, nous conduit directement au bassin de l'*Obélisque*.

Bassin de l'Obélisque ou des Cent-Tuyaux.

Ce bassin se compose de cent tuyaux jetant de l'eau et formant une gerbe qui s'élève en obélisque à plus de 24 mètres. Elle retombe en cascades, par les gradins, dans un petit canal qui entoure le bassin construit au milieu d'une vaste salle octogone.

Mais nous voyons de toutes parts la foule se diriger de l'autre côté du parc; suivons-la en prenant l'allée qui est à la droite des Cent-Tuyaux. Nous arrivons à une grande allée de gazon, le long du mur de clôture du parc, et sur les traces des curieux empressés; nous remontons par là jusqu'au plus beau de tous les bassins, celui de *Neptune*.

Bassin de Neptune.

De tous les bassins du parc, en effet, le plus grand, le plus élégant, le plus remarquable, tant par les sculptures et les ornements qui le décorent que par l'abondance des eaux, est, sans contredit, le bassin de *Neptune*, creusé à droite de l'Orangerie et de la pièce d'eau des Suisses, à l'extrémité du parc. C'est cette merveille d'hydraulique que l'on entend communément sous la désignation de *grandes eaux*.

Une longue tablette ornée de vingt-deux grands vases de métal bronzé, ouvrage des plus habiles sculpteurs, et garnie d'un jet entre chaque vase, règne le long de la façade méridionale de ce bassin; ces jets et ceux qui s'élèvent de



Un vase du bassin de Neptune.

chaque vase, au nombre de soixante-trois, sont reçus dans un chenal d'où l'eau s'échappe dans de vastes coquilles placées aux angles, et par des mascarons, pour retomber dans la grande pièce.

Sur la tablette inférieure sont trois vastes plateaux, sur lesquels sont placés des groupes de métal : celui de *Neptune*, ayant à sa gauche *Amphitrite*, assis dans une grande conque marine, par Adam aîné; celui de *Protée*, gardant les

troupeaux de *Neptune*, par Bouchardon ; celui de l'*Océan* couché et appuyé sur une énorme licorne de mer, par Lemoine.

Aux deux extrémités de la tablette circulaire sont placés deux dragons marins montés chacun par un Amour. Ces groupes sont de Girardon.

Cette pièce d'eau commence, d'ordinaire, à jaillir vers cinq heures, quand tous les autres bassins ont successivement épuisé leurs gerbes liquides. Il est impossible d'en rendre l'effet magique, quand de toutes les bouches des dieux, des Tritons, des Naïades, des phoques et des chevaux marins, surgissent, bouillonnent, s'entre-croisent des jets d'eau d'une force et d'un volume extraordinaires, qui forment en se réunissant dans leur chute une cascade écumante, et retombent dans la pièce d'eau agitée comme une mer en courroux. Ce spectacle des eaux déchaînées suffirait pour attirer la foule, et termine magnifiquement la série des prodiges de la journée.

Quand nous serons rassasiés de cet incomparable spectacle, nous remonterons par l'*Allée d'eau*, qui s'étend en face de nous, au delà du bassin de *Neptune;* mais d'abord nous entrerons dans le bosquet de l'*Arc de Triomphe*, qui s'ouvre à gauche, à l'entrée. On y voit la *France* assise dans un char, sur des degrés en marbre blanc ; des attributs et des trophées d'armes l'environnent. D'un côté se tient l'*Espagne*, appuyée sur un lion ; de l'autre l'*Allemagne*, assise sur un aigle. Sur le premier degré de marbre se tord un dragon expirant, symbole de la triple alliance. Ce groupe, autrefois en métal doré et brillant, maintenant noirci par les années, est de Coysevox, de Tuby et de Prou.

Allée d'eau.

Nous entrons maintenant dans l'*Allée d'eau*, dessinée par Perrault, rival heureux de Le Nôtre.

Sur chacune des bandes de gazon qui partagent l'Allée d'eau, on remarque sept groupes de trois enfants chacun, jeunes garçons et jeunes filles, Amours et Satyres, les uns revenant de la chasse, les autres tenant un perdreau, les autres enfin jouant avec des poissons.


Enfants jouant avec un perdreau.

Ces groupes sont posés sur des socles de marbre blanc au milieu d'un bassin pareil et soutenant une petite cuvette de marbre de Languedoc, du milieu de laquelle s'élève un petit jet d'eau qui retombe en nappe dans le bassin inférieur.

Cette allée charmante plaisait particulièrement à Mme Dubarry; elle venait s'y promener souvent suivie de son petit nègre Zamore, que le roi Louis XV avait nommé gouverneur de Luciennes.

A l'extrémité de l'Allée d'eau se trouve un bassin carré, dont la principale face est ornée d'un bas-relief remarquable représentant des Nymphes au bain, par Girardon. D'autres bas-reliefs figurant des fleurs, des Nymphes, des enfants en bronze, ornent les autres faces du bassin. Il est destiné à servir de décharge à la fontaine de la *Pyramide*, que nous trouvons immédiatement au-dessus.

Fontaine de la Pyramide.

Cette fontaine, dessinée et exécutée par Girardon, se compose de quatre bassins élevés les uns sur les autres. Des griffes de lion appuyées sur des massifs de pierre supportent le bassin inférieur, qu'environnent quatre Tritons d'une pose aussi légère que hardie.

Des deux côtés, à droite et à gauche de la fontaine de la Pyramide, s'étendent deux bassins où semblent nager des Sirènes. Ces deux bassins sont appelés *les Couronnes*.

De la fontaine de la Pyramide au jardin du Roi.

Mais les gerbes s'abaissent, les nappes se tarissent, les eaux vont finir. Ne quittons pas le parc sans faire une visite au jardin du Roi.

Nous montons l'escalier où la statue du *Rémouleur* fait face à la *Vénus à la tortue*, nous traversons les parterres d'eau. Bientôt nous voilà de nouveau devant le bassin de *Latone*. Nous redescendons encore une fois le Tapis vert, nous prenons la troisième allée à gauche, et nous passons devant un charmant petit bassin, le digne pendant de celui de *Bacchus*.

Girardon y a sculpté Saturne entouré de petits enfants, vrais chefs-d'œuvre de grâce et de légèreté. Encore un pas, et nous entrons dans le jardin du roi.

Jardin du Roi.

Ce jardin remplace l'ancien bassin de l'*Ile d'Amour;* il ne présentait, depuis longtemps, qu'un marais fangeux, couvert de roseaux, et dont les exhalaisons devenaient très-dangereuses, lorsque le roi Louis XVIII, pendant le rigoureux hiver de 1816, ordonna, dans le but de soulager les indigents, de les employer à des travaux de terrassement pour transformer ce marécage en un jardin d'arbrisseaux, d'arbustes, de gazons et de fleurs de toutes sortes.

Le plan du jardin, tracé par M. Dufour, architecte du roi, fut exécuté en trois mois.

Entouré d'un élégant treillage blanc qui annonce son isolement et sa destination à des promenades particulières, le jardin du Roi n'est ouvert au public que chaque soir, deux heures avant le coucher du soleil.

Des fleurs et des arbustes décorent la plate-bande en talus qui borde sa première enceinte.

De la porte d'entrée nous apercevons, sur le tapis de verdure, une colonne surmontée de la statue de *Flore;* à droite et à gauche de la porte, entre la principale allée et celles du pourtour, se trouvent, dans deux grands massifs, deux salles rondes ornées de deux beaux vases de marbre blanc faits à Rome et enrichis de bas-reliefs : l'un représente un mariage antique; l'autre, une fête de *Bacchus.*

Divers carrefours offrent des renfoncements où sont placés des bancs, entourés, pendant l'été, d'orangers et d'autres arbres en caisse; dans d'autres parties sont des massifs de fleurs mélangés avec goût, qui se varient et se renouvellent à chaque saison.

Ces massifs sont composés des objets les plus charmants et les plus recherchés des jardins d'amateurs, accumulés sans confusion.

Rien de plus ravissant que cet ensemble de fleurs aux couleurs vives et fraîches, coquettement encadrées dans la verdure du gazon; des arbres de toute espèce sont disposés en groupes dans la grande pièce verte qui forme le centre du jardin.

Ce délicieux séjour est la promenade favorite des habitants de Versailles.

Après en avoir fait le tour et l'avoir admiré dans tous ses détails, nous revenons sur nos pas et nous arrivons au bord du bassin, situé en face de l'entrée du jardin. Ce bassin, dans lequel sont deux belles gerbes, a la forme d'un miroir. Deux cygnes au cou de neige parcourent cette nappe d'eau dans tous les sens, et l'animent par leurs gracieuses évolutions.

En sortant du jardin du Roi, nous traversons le *bosquet de Vénus.*

Bosquet de Vénus.

Ce bosquet remplace l'ancien *labyrinthe*, ainsi nommé à cause de l'entrelacement de plusieurs allées bordées de palissades où on pouvait s'égarer. Au détour de chaque allée se trouvait une fontaine ornée de deux bassins en rocaille et d'une sculpture représentant une fable d'Ésope. Le dessin de ces sculptures avait été fourni par Le Brun, et les vers placés au bas étaient de la composition de Benserade. A l'entrée du bosquet étaient placées les statues d'*Ésope* et de l'*Amour*. Pendant qu'on examinait les statues et qu'on lisait les vers, on oubliait la route qu'on devait suivre. Ces embellissements ont fait place à une décoration plus simple, et cependant très-pittoresque.

Des arbres exotiques forment dans ce bosquet un charmant ombrage; on y remarque surtout un quinconce de tulipiers décoré par quatre beaux vases de métal, au milieu desquels est placée une statue de *Vénus*.

En quittant le bosquet de Vénus, parallèle au mur du parc, nous arrivons au pied de l'un des deux magnifiques escaliers qui descendent du parterre du Midi au bâtiment de l'*Orangerie*.

Laissons derrière nous les entrées principales faisant face à la *Pièce d'eau des Suisses*, et ornées de trumeaux décorés de deux colonnes d'ordre toscan, qui portent un groupe de figures. Les deux groupes du côté de la ville représentent l'*Aurore* et *Céphale*, *Vertumne* et *Pomone*; ceux du côté du jardin, *Vénus* et *Adonis*, *Zéphyr* et *Flore*. L'espace qui est entre ces portes et les rampes des deux escaliers est fermé par des grilles en fer coupées par des piliers de pierre surmontés de paniers de fleurs, merveilleux fouillis dus au ciseau de Pinot.

Montons les cent trois marches de l'escalier, et jetons un

coup d'œil sur l'*Orangerie*, chef-d'œuvre de J. Mansard, l'un des plus beaux ouvrages d'architecture du XVIIe siècle.

L'Orangerie.

Commencée en 1685, l'*Orangerie* a été terminée vers la fin de 1686; elle forme un fer à cheval; la galerie du milieu, éclairée par douze fenêtres cintrées qui sont dans l'enfoncement des arcades, a cent cinquante-six mètres de long et douze mètres de large. Les deux galeries latérales ont chacune cent dix-sept mètres de long. Ces galeries sont décorées au dehors de trois avant-corps; celui de la galerie du fond est de huit colonnes d'ordre toscan, et les deux autres ont chacun quatre colonnes.

Du haut du parterre du midi, appuyés sur la balustrade qui l'entoure, nous découvrons le parterre de l'Orangerie, consistant en six compartiments de gazon, au milieu desquels est un bassin d'où sort une gerbe qui s'élève à quinze mètres. Au pourtour sont rangés plus d'un millier d'orangers, de citronniers, de grenadiers, en six grandes allées de quatre rangs de caisses, qui se croisent.

Le plus vieux des orangers est celui qu'on nomme le *Grand-Bourbon*, parce qu'il fut acquis en 1530 par la confiscation des biens du connétable de Bourbon; il avait déjà près de cent ans à cette époque.

Le parterre du midi, sur lequel nous sommes en ce moment, a porté longtemps le nom de *parterre de fleurs*. On y descend par un escalier de marbre blanc, dont les angles sont ornés de deux *sphinx* en marbre, montés chacun par un enfant en bronze. Sur la tablette des quatre autres perrons sont vingt vases, huit en marbre et douze en bronze.

Ce parterre est orné de deux petits bassins, de chacun desquels sort une gerbe de quatre mètres.

Sur l'angle de la balustrade qui règne le long du parterre, et qui conduit à l'escalier que nous venons de monter, est

une statue de *femme couchée*, par Vanclève (d'après l'antique).

Nous découvrons du milieu du parterre du midi la *pièce d'eau des Suisses*, vis-à-vis l'Orangerie, à l'extérieur du jardin.

Pièce d'eau des Suisses.

Cette pièce, ainsi nommée parce qu'on a employé un régiment suisse à la construire, a près de quatre cents mètres de long sur cent quarante de large. A l'extrémité est une statue équestre du Bernin, qui devait représenter Louis XIV; mais l'artiste l'ayant manquée dans une de ses parties en a fait un *Marcus Curtius*. Il a substitué des flammes au trophée d'armes qui était sous le ventre du cheval. Il est facile de voir que la pensée du sculpteur n'est pas heureusement rendue.

Mais laissons la statue du Bernin pour l'admirable point de vue qui s'offre en ce moment à nous.

Cette nappe d'eau magnifique, ces allées d'arbres qui l'entourent, ces bois qui les couronnent à l'horizon, forment un dernier tableau qui, avant notre départ, se grave dans notre souvenir.

Nous quittons le parc, mais non pas sans remercier du fond du cœur l'administration vigilante qui a réparé avec tant de soin, dans ces dernières années, les outrages faits par le temps à l'œuvre de Louis XIV.

Ces réparations, commencées en 1851 et 1852 dans le réservoir du parterre supérieur et aux deux grands bassins du *parterre d'eau*, ont été dirigées avec autant de promptitude que d'habileté.

Maintenant, Versailles est redevenu digne de son créateur. C'est un des plus beaux monuments de la richesse et de l'art de la France, et nous pouvons avec orgueil le montrer aux étrangers. Ils liront ensuite, sans se laisser abuser, nous

en sommes certains, les lignes trop sévères que le duc de Saint-Simon traçait dans ses *Mémoires* à propos du parc que nous venons de parcourir :

« On n'y est conduit dans la fraîcheur de l'ombre que par une vaste zone torride au bout de laquelle il n'y a plus qu'à monter et descendre, et avec la colline, qui est fort courte, se terminent les jardins. La recoupe y brûle les pieds ; mais sans cette recoupe on y enfoncerait, ici dans les sables, et là dans la plus noire fange. La violence qui y a été faite partout à la nature repousse et dégoûte malgré soi. »

Notre journée à Versailles est le plus éclatant démenti de ce passage injuste d'un grand historien.

Les deux Trianons.

Ces deux châteaux, placés à l'extrémité du bras septentrional du grand canal, portent le nom de *Grand* et de *Petit-Trianon*.

Grand-Trianon.

Comme toutes les grandeurs de ce monde, ce château n'est grand que par comparaison, et relativement à son voisin, le Petit-Trianon. Il se compose d'un rez-de-chaussée construit par Robert de Cotte, sous la direction de Mansard, et qui consiste en un corps de logis principal, avec deux ailes formant pavillon, et réunies par un péristyle de vingt-deux colonnes. Les colonnes du péristyle du côté de la cour sont d'une seule pièce de marbre campon.

Il a été construit sous Louis XIV, sur l'emplacement d'un village fort ancien, qui appartenait au moyen âge à l'abbaye de Sainte-Geneviève. Louis XIV, ayant eu envie d'éever à côté du somptueux palais de Versailles un pavillon destiné d'abord à Mme de Montespan, fit disparaître le village, et à la place on y éleva un *petit château de porcelaine*, qui devint le boudoir de la favorite. Mais avec la

faveur de Mme de Montespan disparut le petit château, et à la place s'éleva l'élégant édifice que nous admirons aujourd'hui.

Pendant que l'on bâtissait ce château, le roi visitait un jour les travaux avec Louvois, qui, à ses autres fonctions, joignait celle de surintendant des bâtiments. Louis XIV crut s'apercevoir qu'une des fenêtres, encore inachevée, était plus étroite que les autres : il en fit l'observation à Louvois, qui prétendit que la fenêtre était semblable aux autres : le roi insista, Louvois s'obstina. Quelques jours après, le roi retourne à Trianon avec son ministre, et fait appeler Le Nôtre, et lui ordonne de mesurer la fenêtre : commission embarrassante pour Le Nôtre, qui craignait de déplaire à Louvois ou à Louis XIV. « Il aurait bien voulu n'être pas là, dit Saint-Simon, et ne bougeait. Enfin le roi le fit aller ; et cependant Louvois toujours à gronder et à maintenir l'égalité de la fenêtre avec audace et peu de mesure. Le Nôtre trouva et dit que le roi avait raison de quelques pouces. Louvois voulut imposer ; mais le roi, à la fin trop impatienté, le fit taire, lui commanda de faire défaire la fenêtre à l'heure même, et, contre sa modération ordinaire, le malmena fort durement. Ce qui outra le plus Louvois, c'est que la scène se passa non-seulement devant les gens des bâtiments, mais en présence de tout ce qui suivait le roi dans ses promenades, seigneurs, courtisans, officiers des gardes, etc. La *vesperie* fut forte et dura assez longtemps, avec les réflexions sur les conséquences de la faute de cette fenêtre, qui, remarquée plus tard, aurait gâté toute cette façade et aurait engagé à l'abattre. Louvois, qui n'était pas accoutumé d'être traité de la sorte, revint chez lui en furie, et comme un homme au désespoir. Saint-Pouange, les Rilladets, et ce peu de familiers de toutes les heures, en furent effrayés, et dans leur inquiétude tournèrent pour tâcher de savoir ce qui était arrivé. A la fin il le

leur conta, dit qu'il était perdu, et que, pour quelques pouces, le roi oubliait tous les services qui lui avaient valu tant de conquêtes; mais qu'il y mettrait ordre, et qu'il lui susciterait une guerre telle, qu'il lui ferait avoir besoin de lui, et laisser là la truelle. »

Si cette anecdote est vraie, la menace ne tarda pas à se réaliser. Quelques mois après s'allumait la guerre de 1688, qui commença à ébranler le trône de Louis XIV, et attira sur la France de si affreux désastres.

Nous ne décrirons ni l'intérieur du palais, ni le jardin qui y est joint : on n'y pénètre que sous la conduite d'un gardien : celui-ci donne aux visiteurs autant et plus de détails qu'on n'en peut désirer.

Petit-Trianon.

Le Grand-Trianon, bien petit pour le fondateur du palais de Versailles, sembla trop vaste encore à Louis XV, qui aimait assez les petits réduits pour y cacher ses plaisirs. Il fit bâtir un pavillon de douze toises environ, sur quatre faces : ce fut le Petit-Trianon.

Ce petit château, qui avait été témoin sous ce prince de tant de débauches, fut donné par Louis XVI à Marie-Antoinette; et aux orgies succédèrent ces fêtes pastorales, où se complaisait la malheureuse reine. Elle fit du jardin un jardin anglais, où, vêtue d'une robe blanche, coiffée d'un chapeau de paille, elle parcourait le hameau, *sa ferme*, allait visiter sa vache et pêcher dans le lac : de jeunes seigneurs, quelques dames, partageaient ces plaisirs. Parfois à ces bergeries sentimentales succédaient des fêtes d'un autre genre; ce fut au Petit-Trianon qu'eut lieu cette représentation célèbre du *Barbier de Séville*, où la reine jouait le rôle de Rosine, le comte d'Artois, celui de Figaro, M. de Vaudreuil, celui du comte Almaviva : les rôles de Basile et de Bartholo étaient rendus par MM. de Crussol et de Guiche.

Et cette représentation avait lieu, au moment même où *le Mariage de Figaro* remuait tout Paris et éveillait déjà ces passions révolutionnaires, qui devaient éclater quatre ans plus tard, et conduire à l'échafaud ou en exil les acteurs et les spectateurs du Petit-Trianon !

Napoléon Ier, qui négligea toujours Versailles, eut une prédilection marquée pour les deux Trianons : il y séjourna souvent, y commanda quelques changements. Ce fut lui qui établit le jeu de bagues que l'on voit dans le jardin du Petit-Trianon, et l'on dit qu'il ne dédaigna point d'y faire quelquefois sa partie.

On montrera aux visiteurs le *hameau* dans tous ses détails ; la maison du garde-chasse (le garde-chasse était le comte d'Artois) ; celle du bailli (Louis XVI remplissait les fonctions de bailli, quand ses fonctions de roi et son amour pour la chasse le lui permettaient) ; enfin la maisonnette de la royale fermière, cabane simple et rustique, modeste asile, dont le mobilier avait coûté 60 000 francs !



TABLE.

I.

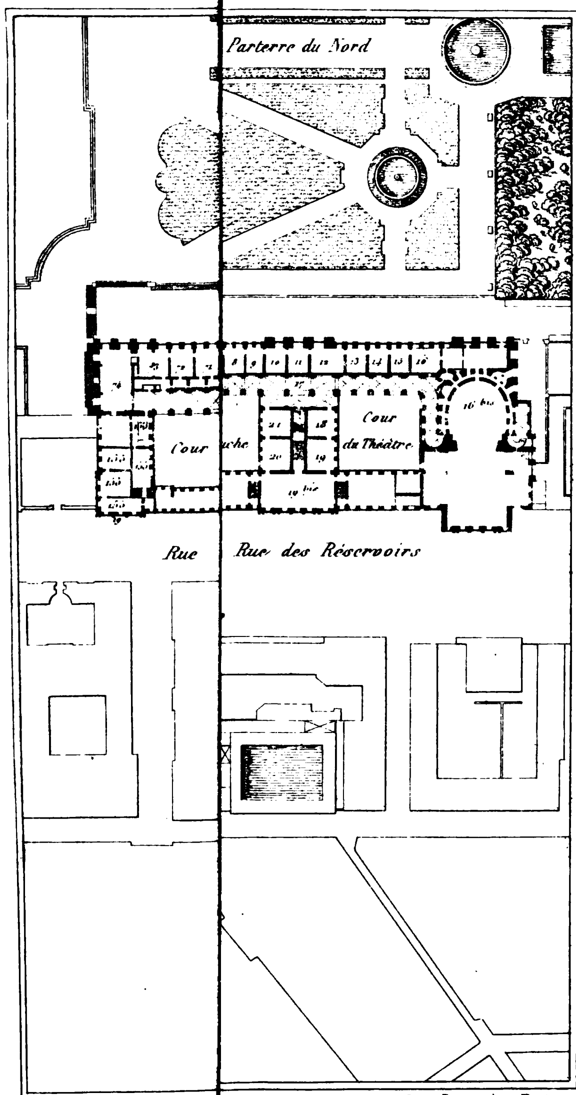
II.

III.

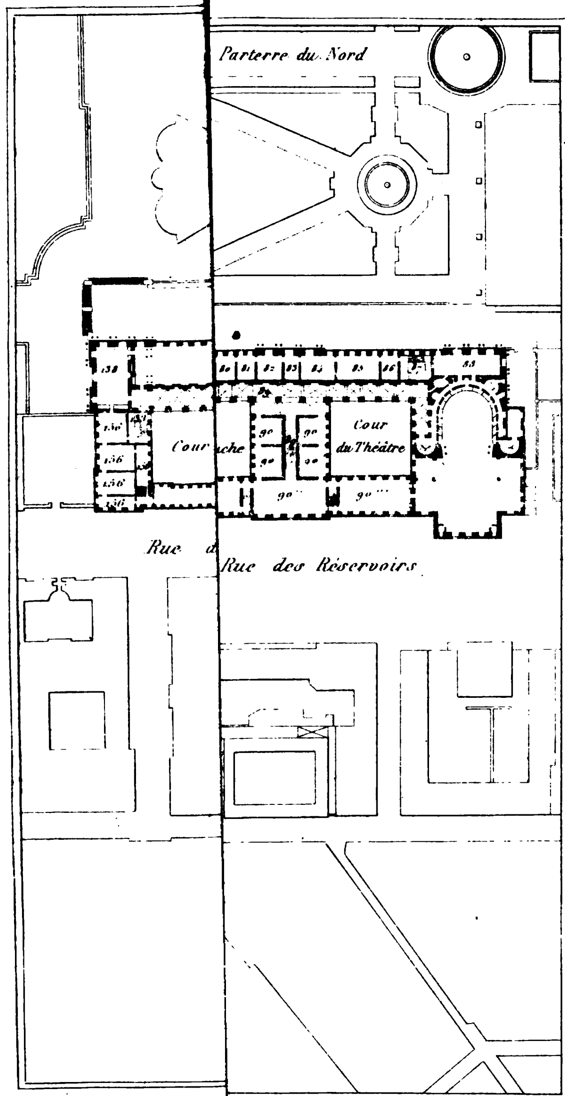
IV.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.



Imp. Lemercier. Paris.



Imp. Lemercier, Paris.





